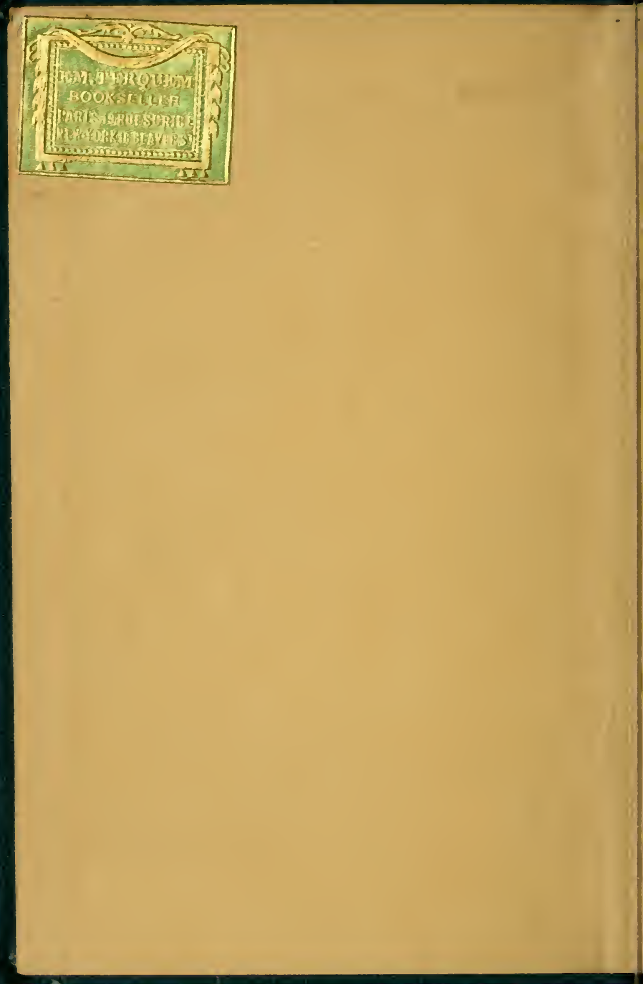
E. Richebourg

Les Soirées

Amusantes

Mai


BOOKSELLER

LES

SOIRÉES AMUSANTES

Coulommiers. — Typ. A. Moussin.

LES SOIRÉES AMUSANTES

DEUXIÈME SÉRIE

CONTES DU PRINTEMPS

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

V

MAI



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE, 10

1874

LA
DAME DES ÉTELLES

I

Depuis bientôt trois siècles, le château des Etelles regarde et domine la vallée de la Clayette, qui s'étend verdoyante à ses pieds, avec ses accidents de terrain, ses bouquets d'arbustes, ses gras pâturages et ses hameaux cachés dans la verdure comme des nids d'oiseaux dans les feuilles.

Des générations se sont succédé, des révolutions se sont accomplies,

les vents ont couché sur la terre des chênes séculaires, la foudre en a broyé d'autres; des palais, des donjons, des tours crénelées se sont écroulés, mais le château des Etelles est resté debout, lui, fier et imposant toujours.

Sa vie résume l'histoire du passé; il la raconte au voyageur sérieux qui interroge les pierres dont il est bâti.

Plus haut que sa plus haute tour, sur le plateau de la colline au flanc de laquelle il a pris racine, une plantation de sapins pose sur son front une couronne toujours verte. Une terrasse en surplomb, entourée d'une balustrade en fer tordu, s'élève de six mètres au-dessus d'un ruisselet qui baigne les murs du château. Ce petit ruisseau qui descend en cascatelles dans la vallée, devient, grossi par les pluies de l'hiver, un torrent

qui va mêler ses eaux jaunâtres à celles de la Clayette.

Les vieux murs du château des Etelles se colorent d'un rouge de cuivre au soleil levant. Il y avait vingt-deux ans que le rayon matinal, habitué à caresser les angles usés de la pierre, avait rencontré tout à coup un visage de femme auquel il se plut à sourire.

Et depuis, bien souvent, elle était venue presque en même temps que lui, éclairer et rajeunir cette vieille demeure. Elle avait fait de la terrasse sa promenade habituelle. A la voir de cette hauteur, avec sa blanche robe, enveloppée parfois dans la vapeur d'un léger brouillard, on l'eût prise volontiers pour une apparition légendaire. Elle marchait lente et belle, insouciante et triste à la fois. Elle était pâle, de cette pâleur lumineuse qui est une distinc-

tion chez la femme et qui résulte d'une vie exquise. Mais sur son visage on ne pouvait voir si c'était la jeunesse qui lui donnait tant de beauté ou bien si c'était sa beauté qui lui conservait sa jeunesse.

Vingt-deux années écoulées n'avaient rien changé en elle : elle paraissait aussi fraîche, aussi suave que le premier jour. Cependant, elle atteignait sa quarante-deuxième année. Et quand elle était venue habiter le château, elle n'avait pas encore vingt ans.

Une pensée mélancoliquement douce, mais sans nul doute profondément creusée, devait alimenter et justifier son éternelle rêverie. Il semblait étonnant de ne pas retrouver la trace de cette pensée dans quelques rides sur son front et au coin de ses yeux; peut-être cela tenait-il à l'existence ouâtée de bien-être et d'affec-

tion que lui faisait son mari, le comte de Jussières, dont elle était adorée, peut-être aussi à la nature même de cette pensée persistante, chère et précieuse, sans doute, comme un souvenir aimé.

Rien, d'ailleurs, n'offrait prise à une douleur sérieuse dans la vie de la comtesse : l'existence pour elle s'était faite facile et le bonheur complaisant; son mari était l'homme que, jeune fille, elle avait rêvé, et jamais un mot, un caprice, une lassitude de sa part ne lui avait donné lieu de regretter son rêve.

Le jour où elle lui avait dit : — Paris m'ennuie, les fêtes me fatiguent, allons aux Etelles, c'est là que je veux vivre désormais, — il s'était contenté de sourire en la regardant, ce qui voulait dire : Belle comme vous l'êtes, vous demanderez bientôt à revenir.

Et il l'avait suivie aussitôt, abandonnant sans murmure ses habitudes de plaisir, ses relations pour la solitude du château. Il avait attendu patiemment l'heure de rentrer à Paris, et depuis vingt-deux ans il l'attendait encore.

La comtesse de Jussières appréciait à sa valeur le sacrifice de son mari et savait le payer en affection. Elle-même se disait une femme heureuse ; d'où venait donc sa préoccupation ?

Quelque déception d'amour-propre l'avait-elle jetée par dépit dans une retraite volontaire ? Comment le supposer ? Elle avait brillé dans le monde comme une de ses plus belles étoiles, et elle l'avait quitté au milieu de ses succès et dans toute la splendeur de sa beauté.

Dans son ménage, nous l'avons dit, jamais une contrariété : au de-

hors la satisfaction du luxe et d'une position élevée : au dedans, la paix et la sécurité dans l'amour; puis toutes les bénédictions sur une tête d'enfant, un fils bon, aimant, qui eût été l'orgueil de toutes les mères.

Malgré tout cela quelque chose manquait évidemment à cette femme chercheuse de la solitude.

Quand elle avait parcouru longtemps la terrasse dans toute sa longueur, elle venait s'appuyer sur la balustrade, et, pensive toujours, elle plongeait un regard vague dans les vertes profondeurs de la vallée. Alors elle restait immobile comme si elle eût contemplé le paysage ou écouté bruire le ruisseau; mais à mesure que les minutes s'écoulaient, son œil terni se voilait d'une larme qui tombait comme une goutte de rosée limpide sur un brin d'herbe,

dans le calice d'une fleur, ou roulait dans l'eau courante.

Parfois ses bras se tendaient, ses mains s'ouvraient doucement comme pour une caresse, et son regard continuait à se fixer dans le vide. On eût dit qu'elle découvrait dans les espaces insondés un être cher à qui elle envoyait son âme.

Son œil se séchait, s'illuminait tout à coup, et sa beauté prenait un éclat qui luttait avec les clartés du ciel. C'est alors qu'avec de vaporeuses boucles blondes dorées au soleil, ses blanches mains, sa robe de mousseline légère et diaphane, elle était toute lumière et ressemblait, à s'y méprendre, à une apparition.

Quel était donc le sentiment qui l'idéalisait ainsi et lui mettait en quelque sorte des ailes d'ange?

Elle seule aurait pu le dire. Elle n'avait jamais donné à personne le

droit de fouiller dans le secret de sa pensée. Son mari, lui-même, s'étant inquiété d'abord de ses allures mystérieuses, n'avait pu obtenir d'elle que d'affectueuses dénégations. Avec la délicatesse et le respect profond qui caractérisait son amitié, il s'était jugé importun et avait cessé ses questions.

Dès ce moment, la jeune femme se sentit plus libre de se livrer aux bizarreries de son humeur. Personne ne lui en parlant plus, elle put croire que personne ne s'en apercevait. Du reste, elle prenait un soin véritable de les dissimuler : elle ne s'y livrait que lorsqu'elle se croyait complétement seule.

Voilà pourquoi elle avait élu pour domicile à ses chères méditations la terrasse élevée donnant sur la campagne. Elle aimait cet espace isolé qui s'étendait entre le ciel et la terre,

c'était comme un lieu de refuge où les bruits du monde expiraient, où rien ne venait la troubler.

Cette partie du château, qui servait de toiture à des bâtiments inférieurs, correspondait à l'appartement de la comtesse par un passage étroit. Ce passage, elle se l'était exclusivement réservé, et aucune autre communication n'existait entre la terrasse et le château. Mme de Jussières pouvait, se glissant sans bruit par la porte unique, prendre dès le matin, avec la feuille d'herbe et les fleurs du ruisseau, sa part de soleil et d'air pur.

Cette femme élégante, gâtée par la fortune et le bien-être, quittait sa couche de soie et de dentelle pour voir s'éveiller la nature paresseuse. Il est vrai qu'elle ne se montrait sur la terrasse que quand la belle saison attiédissait autour d'elle l'air vif des

premières heures du jour, et qu'elle y revenait plus volontiers lorsque le soleil faisait ruisseler l'or de ses rayons sur le château et le paysage.

Malgré une tristesse émue et songeuse, Mme de Jussières semblait rechercher les images riantes et pures.

Quand elle se fatiguait à rester courbée vers le ruisseau, elle se relevait lentement, et, d'un geste plein de grâce, écartant de son front les boucles de ses cheveux, elle se détournait et s'éloignait. C'était pour se promener encore ou pour rentrer chez elle, mais en gardant toujours une pose recueillie et contemplative.

II

Le jour où commence notre récit, Mme de Jussières s'était levée plus

matin encore que de coutume. Le visage caressé par une brise tiède et pleine de parfums, elle avait vu chaque rayon du soleil boire une goutte de rosée et entendu les premiers chants du merle jaseur. Puis, après s'être longuement promenée sur la terrasse, souriant à son rêve, toujours repris, jamais achevé, elle était rentrée dans son appartement.

Elle avait pris un livre, voulant peut-être, en occupant son esprit, échapper pour un instant à sa rêverie; mais, fixés sur une page du livre ouvert, ses yeux à demi fermés ne lisaient point. Renversée sur son fauteuil, la tête appuyée sur sa main délicate, immobile et belle comme une statue antique, on comprenait que ni sa pensée ni son âme n'étaient avec elle.

La porte de sa chambre venait de s'ouvrir doucement, un homme était

entré ; elle ne l'avait pas entendu. Ce n'est qu'au bout d'un instant, et quand son nom fut prononcé par une voix aimée, qu'elle releva la tête. Elle rougit légèrement d'être surprise ainsi, abandonnée à elle-même ; mais cette première impression disparut aussitôt et un délicieux sourire apprit au comte de Jussières que sa femme était heureuse de sa visite.

La comtesse tendit la main à son mari, et l'attirant doucement, elle le fit asseoir près d'elle.

Après avoir demandé à sa femme des nouvelles de sa santé, M. de Jussières resta un moment silencieux, tenant toujours dans ses mains la main de la comtesse. Il avait beaucoup de choses à dire, les paroles étaient sur ses lèvres ; mais il avait comme une appréhension de parler. La comtesse n'eut pas de peine à deviner son embarras.

— Vous avez quelque chose à m'apprendre, lui dit-elle; parlez, mon ami, je vous écoute.

Ces paroles encouragèrent le comte.

— J'ai, en effet, dit-il, à vous entretenir de choses qui nous intéressent beaucoup tous deux.

— De quoi s'agit-il?

— De notre fils, répondit le comte en hésitant.

La comtesse se contenta d'incliner la tête pour engager son mari à continuer.

— Je viens de recevoir une lettre de lui, poursuivit M. de Jussières.

— Ah! Il se porte bien?

— Oui. Sa lettre, affectueuse comme toujours, est remplie de choses charmantes à votre adresse: il espère qu'à son retour, après une séparation de six longues années, vous le recevrez avec joie et lui ou-

vrirez vos bras. Mais voici sa lettre, ajouta le comte, veuillez la lire.

Il tira de sa poche un papier qu'il tendit à sa femme.

— Quoi! s'écria-t-elle tout à coup, son retour est si prochain? C'est de Marseille qu'il nous écrit?

— Ma chère Eugénie, dit le comte dont la voix prit une douceur infinie, chaque fois que je vous ai parlé de notre fils, vous m'avez écouté avec tant d'indifférence, ce sujet paraissait si peu vous intéresser, que j'ai dû, plus d'une fois, m'imposer le sacrifice de ne point vous entretenir d'Edmond. Cependant, c'eût été une grande satisfaction pour mon cœur de former avec vous des projets d'avenir et de bonheur pour ce fils si digne de vous et de moi. Oui, son retour est prochain, car il a dû quitter Marseille hier soir. Mais il ne viendra pas jusqu'ici; il s'arrê-

tera au château d'Avroncourt où nous irons le rejoindre; il y a trois mois que ce plan a été proposé par moi et accepté par Edmond et le comte d'Avroncourt; je vous en aurais fait part, tout d'abord, si j'eusse été certain de vous être agréable. Certes, je ne veux pas dire que vous n'aimez point votre fils; mais avouez, ma chère amie, que votre tendresse de mère s'est renfermée jusqu'à ce jour bien au fond de votre cœur. Le pauvre enfant a dû penser plus d'une fois qu'il n'était pas aimé de vous; mais moi, qui vous connais, je sais le contraire. C'est pourtant cette indifférence, cette froideur inexplicable qui m'ont engagé à me séparer de mon fils en le faisant voyager.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Mme de Jussières. Le comte crut en deviner la cause.

— Oh! s'écria-t-il en se rappro-

chant de sa femme, je serais désolé de vous causer du chagrin! Je n'accuse point votre cœur dans lequel un sentiment condamnable n'est jamais entré ; je mets tout sur le compte de cette maladie étrange dont vous êtes atteinte depuis si longtemps.

Un pâle sourire erra sur les lèvres de la comtesse.

— Voilà pourquoi, continua le comte, lorsque je vous voyais repousser votre fils, lui refusant une caresse maternelle, j'ai souffert souvent sans me plaindre. J'emmenais l'enfant malheureux, je séchais ses pleurs, et dans mes bras il oubliait, pas toujours pourtant, les duretés de sa mère.

— Ce que vous me dites est vrai, est juste, dit Mme de Jussières.

— Cependant, vous ne haïssez pas votre fils.

— Le haïr! mon Dieu! exclama la comtesse; mais je l'aime, cet enfant, je l'aime!

— Je n'en ai jamais douté; je vous plains!

—Vous me plaignez! C'est vous que l'on doit plaindre, vous, dont j'ai assombri l'existence et enseveli la jeunesse au fond de cette province.

— Je vous ai suivie volontairement et je dirai plus, dans la suite, c'est avec joie que j'ai accepté de vivre ici.

— Vous savez que je n'ai jamais cherché à vous imposer un pareil sacrifice. Moi-même je vous ai engagé à retourner à Paris.

— Il fallait vous quitter, je ne l'ai point voulu. Aujourd'hui, je suis devenu gentilhomme campagnard, un bourgeois allant à la chasse, à la pêche, causant agriculture avec les

paysans, leur donnant des poignées de mains, et, ma foi! je ne m'en trouve pas plus mal. Le monde m'a oublié, j'ai oublié le monde. Avec votre affection toujours pareille, une seule amitié m'est restée fidèle, celle du comte d'Avroncourt. Cela suffit aux besoins de mon cœur. Grâce à vous, ma chère Eugénie, j'ai trouvé et je trouve encore ma part de bonheur si belle que, franchement, je serais un ingrat si je regrettais quelque chose.

— Vous êtes le meilleur des hommes, le plus dévoué des maris.

— Ne parlons plus de cela, répliqua M. de Jussières avec son sourire affectueux. Revenons à Edmond...

Les joues de la comtesse rougirent, et elle reprit aussitôt son attitude froide et résignée, comme si le nom de son fils, prononcé par son mari, eût tout à coup pétrifié son cœur.

— Quelle étrange chose! murmura le comte.

Cependant, il s'efforça de sourire encore et reprit tout haut :

— C'est aujourd'hui mercredi; Edmond doit arriver à Avroncourt samedi prochain, vers quatre heures du soir; nous n'avons donc que trois jours pour nous préparer à nous rendre nous-mêmes chez le comte où nous sommes attendus. Je tiens à arriver à Avroncourt au moins quelques heures avant mon fils.

— Je vous approuve, mon ami; mais je ne vois pas que ma présence à Avroncourt soit utile, dispensez-moi de faire ce voyage.

— Que me demandez-vous? On dirait, ma chère amie, que vous avez oublié complétement que votre fils est fiancé à Mlle d'Avroncourt, et que nous sommes arrivés à l'époque

fixée par le comte et moi pour le mariage de nos enfants.

Mme de Jussières baissa la tête et ne répondit rien. Son pâle et beau visage était inondé de larmes.

— Voyons, reprit le comte, vous éprouvez donc une bien grande peine de quitter votre retraite une fois par hasard? Mon Dieu, je suis bien malheureux d'être obligé de vous contrarier; mais vous devez comprendre que votre présence à Avroncourt est indispensable.

— Oh! je suis insensée, s'écria la comtesse. Samedi, mon ami, je vous accompagnerai à Avroncourt.

— Bien, très-bien, dit le comte. Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites lorsque je vous vois prendre aussi promptement une décision. Désirez-vous que je reste avec vous plus longtemps ou même que je ne vous quitte pas de la journée?

— Merci. Il va falloir que je pense à tant de choses que je ne serai pas fâchée de me trouver seule une partie de la journée. D'ailleurs, je ne voudrais pas vous priver de votre promenade habituelle.

— Je n'insiste point. Néanmoins, je ne monterai pas à cheval aujourd'hui ; Favori se trouve un peu fatigué de sa longue course d'hier. Mais j'irai probablement à pied jusqu'au bourg. Je serai de retour pour le dîner.

M. de Jussières mit un baiser sur le front de sa femme et sortit.

La comtesse sonna sa femme de chambre, qui accourut aussitôt à l'appel de sa maîtresse.

La comtesse lui donna l'ordre de préparer les choses nécessaires pour son voyage et son séjour à Avroncourt, et se retira dans un petit salon attenant à sa chambre, afin de s'y

livrer librement à son rêve mystérieux.

III

Mme de Jussières, fille unique du marquis de Chassigny et dernier rejeton de cette illustre famille dont l'origine remonte au temps des croisades de saint Louis, avait à peine seize ans lorsqu'elle fut mariée au jeune comte de Jussières qui fut choisi parmi de nombreux prétendants. Le marquis, tout en disant qu'il ne voulait contrarier en rien les idées et le cœur de sa fille, avait favorisé le comte; heureusement, le cœur d'Eugénie s'était trouvé d'accord avec le secret désir de son père. Ce mariage n'eut pas un contradicteur et ne donna pas lieu à une critique. C'était une de

ces unions rares dans lesquelles l'égalité est complète. M. de Jussières, d'une noblesse fort ancienne aussi, comptait, comme de Chassigny, une légion d'hommes illustres parmi ses ancêtres; les fortunes étaient égales, et le comte, parfait cavalier, esprit de premier ordre, n'avait que huit ans de plus que Mlle de Chassigny à qui la nature avait accordé ses dons les plus précieux. Dès le premier jour, le bonheur apparut souriant dans le ciel radieux des jeunes époux. Ils furent enviés et plus encore admirés. Partout où se montrait la charmante et gracieuse comtesse au bras de son mari, elle était entourée d'hommages; les hommes auraient voulu semer des fleurs sous ses pieds, et, ce qui est bien rare, les femmes n'en étaient point jalouses.

Il est vrai que Mme de Jussières savait se faire pardonner sa supério-

rité sur les autres à force de bonté, de douceur, d'affabilité.

Au bout d'un an de mariage, la comtesse mit au monde un fils. M. de Jussières reçut l'enfant dans ses bras avec une joie délirante. C'était encore un désir exaucé, un bonheur nouveau ajouté à tant d'autres.

Le médecin parla d'une nourrice; il offrit d'en procurer une excellente qu'il connaissait. Mais la jeune mère se récria très-fort et déclara qu'elle voulait nourrir elle-même son enfant. Le médecin essaya de lui persuader de n'en rien faire.

— Je crois, lui dit-il, que vous auriez assez de lait, mais vous êtes si jeune !... C'est dans l'intérêt de votre santé et peut-être de celle de votre fils, que je vous conseille de prendre une nourrice.

M. de Jussières joignit ses ins-

tances et ses observations à celles du médecin, mais ce fut inutilement. La comtesse leur cita l'exemple de la fille d'un fermier de son père qui, devenue mère à dix-sept ans, avait nourri et élevé son enfant, lequel était aujourd'hui un joli garçon de douze ans, très-robuste et frais comme une rose. On ne chercha plus à contrarier la volonté de la jeune mère, et il fut enfin décidé qu'elle nourrirait son enfant. C'était se condamner elle-même à vivre loin du monde et des fêtes parisiennes pendant un temps assez long; elle n'y songea même pas. Il y avait déjà dans son cœur trop de tendresse maternelle pour s'apercevoir qu'elle faisait un sacrifice à son fils.

Le petit Eugène — c'est le nom qui fut donné à l'enfant — était âgé de six mois lorsque le vicomte d'Avroncourt, l'ami intime de

M. de Jussières, épousa une cousine germaine de ce dernier. Le jour même du mariage, il fut convenu entre les parents que si la vicomtesse donnait le jour à une petite fille, elle deviendrait plus tard l'épouse du fils de M. de Jussières. Alors on était loin de penser que la vie du cher petit, sur la tête duquel on fondait déjà de si belles espérances, était menacée. Un mois plus tard il mourait du croup.

La douleur de la mère, douleur muette, concentrée, fut terrible. Elle devint malade, et sa famille fut sérieusement inquiétée. Mais la tendresse pleine de sollicitude du comte, plus habile que les médecins, sauva la jeune femme. Il ne lui resta plus qu'une tristesse douce que le temps devait faire disparaître.

A force d'instances et de prières, M. de Jussières obtint de la comtesse

qu'elle reparaîtrait dans le monde. Elle fut sans doute heureuse et flattée de la façon dont on l'accueillit et des témoignages d'amitié vraie qu'elle reçut. Mais le monde n'avait plus à ses yeux les mêmes attraits qu'autrefois : elle s'y amusait peu, souvent elle s'y ennuyait.

A la fin de l'hiver, qui est pour Paris la saison des plaisirs, Mme de Jussières devint enceinte. Elle retrouva dès lors toute sa gaîté, ce qui rendit le comte doublement joyeux.

On eut de nouvelles espérances et l'on commença à bâtir de nouveaux projets.

La comtesse mit au monde un second fils.

M. de Jussières voulait qu'il s'appelât Eugène comme le premier; mais la comtesse s'y opposa fortement. On le nomma Edmond.

Cette fois, Mme de Jussières ne parla point de nourrir son enfant. On lui donna une nourrice qui fut choisie avec beaucoup de soin. On l'avait fait venir de la Bourgogne et on lui avait donné, à l'hôtel de Jussières, une chambre très-belle, à proximité des appartements de la comtesse.

Peu après, Mme de Jussières exprima le désir que la nourrice fût renvoyée dans son village où, dit-elle, le grand air ferait beaucoup de bien à son fils. Le comte fut aussi surpris que chagriné de cette demande; mais il aimait trop sa femme pour vouloir lui résister. La nourrice partit pour son pays emmenant son nourrisson.

Comme on était à la fin de l'automne, que les salons allaient s'ouvrir, les fêtes commencer, M. de Jussières s'imagina que sa femme

n'avait éloigné son fils que pour être plus libre d'aller dans le monde. Il était fort loin de la vérité.

Un soir, en rentrant à l'hôtel, après avoir passé la soirée chez Mme d'Avroncourt, la comtesse dit à son mari :

— Vous avez fait faire des réparations importantes dans notre château des Etelles.

— Oui, et je puis vous assurer, ma chère amie, que vous aurez là une très-jolie résidence d'été. Les Etelles n'ont plus à mes yeux qu'un seul défaut : c'est d'être trop éloignés de Paris.

— Ce défaut peut devenir un agrément de plus, répliqua la comtesse, ébauchant un sourire.

Puis elle reprit d'un ton très-sérieux :

— La demande que je vais vous faire vous paraîtra singulière; mais

je serais vraiment malheureuse si vous me refusiez.

— Je vous accorde toujours tout ce que vous me demandez, vous le savez bien. De quoi s'agit-il ?

— Je désire aller habiter le château des Etelles, et cela dès maintenant.

— Comment! à la veille de l'hiver ?

— Je veux y passer l'hiver, je veux y vivre désormais.

Le comte fut tenté de croire qu'il rêvait.

— Si vous le voulez bien, continua la comtesse, vous m'accompagnerez au château et, dès que je serai convenablement installée, vous reviendrez ici pour y passer l'hiver, car je ne voudrais pas vous condamner à l'ennui en vous faisant partager ma solitude.

— Je ne saurais m'ennuyer près

de vous, ma chère amie, fussions-nous seuls au milieu d'un désert. Je vous conduirai aux Etelles, ajouta-t-il avec un fin sourire, et j'y demeurerai aussi longtemps que vous voudrez y rester.

Dès les premiers temps de leur séjour aux Etelles, le comte remarqua chez sa femme cette tristesse et cette disposition à la rêverie, qui ne devaient plus la quitter. Malgré le refus de la comtesse, M. de Jussières, plein d'inquiétude, fit venir au château plusieurs médecins; mais ceux-ci ne purent découvrir le mal qui semblait consumer lentement la jeune femme. Cependant ils parvinrent à tranquilliser le comte en lui donnant l'assurance que la vie de la comtesse n'était nullement menacée. M. de Jussières espéra qu'il parviendrait à rendre la gaîté à sa femme en l'entourant de tendresse et

de soins affectueux. Mais les années se passèrent sans amener le changement si ardemment souhaité.

IV

Quand Mme de Jussières sortait du château et franchissait les limites du parc, ce qu'elle faisait régulièrement une fois par semaine, elle prenait un petit sentier qui serpentait à travers des vignes et des luzernes et descendait dans la vallée.

Le plus souvent elle allait jusqu'au village des Etelles ; elle entrait dans quatre ou cinq maisons, là où sa douce voix avait une consolation à adresser, des larmes à sécher ; là, surtout, où un peu d'ar-

gent pouvait rendre la tranquillité à quelques malheureux. Pour tous, la voir était déjà une joie ; l'entendre, c'était le bonheur. Assise sur un siége grossier à côté de la mère de famille, elle causait familièrement avec elle comme avec une amie ; elle lui parlait de ses enfants, lui donnant quelquefois des conseils, souriait, heureuse au récit de ses joies, ou s'affectait de ses chagrins. Comme sa bourse, sa charité était inépuisable, et la grâce avec laquelle elle répandait ses bienfaits en triplait la valeur. Aussi les paysans avaient-ils pour elle une vénération profonde, quelque chose comme de l'amour filial.

Dans la première année de son séjour aux Etelles, Mme de Jussières, autorisée de son mari, avait doté le village de deux écoles où les enfants des deux sexes recevaient

gratuitement l'instruction primaire. Deux fois par an, Mme de Jussières distribuait du linge et des vêtements aux enfants pauvres qui fréquentaient les deux écoles. A la fin de l'année scolaire, deux sommes de cinq cents francs étaient données au jeune garçon et à la petite fille qui, pendant l'année, s'étaient le mieux distingués par leur travail et leur bonne conduite. Cet argent, placé avantageusement, devait être plus tard la dot de la jeune fille et servir à exonérer le jeune homme du service militaire.

En voyant la commune des Etelles prospérer, s'enrichir, grâce aux nombreux bienfaits de Mme de Jussières, les paysans des villages voisins disaient :

« Il nous faudrait, à nous aussi, une bonne comtesse comme la châtelaine des Etelles. »

Ceux des Etelles appelaient Mme de Jussières notre dame. Quand des étrangers venaient chez eux et qu'ils montraient avec orgueil le bel édifice communal, ils ne manquaient jamais de dire : « C'est notre dame qui a bâti cette belle maison. » Il eût été impossible de trouver aux Etelles une personne qui n'eût point parlé de la comtesse avec admiration et respect. Son nom était constamment sur les lèvres et on ne le prononçait jamais sans parler de sa bonté et de ses vertus.

Dans les mauvaises années, quand la terre ne donnait pas le prix du travail, il y avait du blé pour les pauvres dans les greniers du château ; donné à ceux-ci, il était vendu aux autres au prix ordinaire des bonnes années. Pendant les hivers rigoureux, la forêt voisine, appartenant à M. de Jussières, fournis-

sait du bois à ceux qui ne pouvaient en acheter.

A chaque nouvelle demande que lui adressait la comtesse en faveur des malheureux, M. de Jussières répondait en souriant :

— Faites. Il faut bien que nous placions quelque part les économies que nous faisons aux Etelles.

Les paysans n'ignoraient pas que le comte fût de moitié dans les bonnes œuvres de la comtesse, quoiqu'il voulût lui en laisser tout le mérite; ils lui donnaient sa part de reconnaissance. Cette reconnaissance et cette affection s'étendaient jusqu'aux serviteurs du château, qui avaient autant d'amis aux Etelles qu'il y avait d'habitants.

Quand Mme de Jussières n'allait pas au village, elle se promenait le plus souvent sur les bords fleuris de la Clayette. On la reconnaissait

de fort loin à sa robe et à son ombrelle blanches, et, malgré la distance, ceux qui travaillaient aux champs la saluaient, comme si elle eût passé près d'eux.

Parfois, pour se distraire et essayer de changer le cours de ses pensées, elle prenait plaisir à voir les poissons nager entre deux eaux, ou à regarder quelque pêcheur jeter ou tirer ses filets. La Clayette est une rivière très-poissonneuse et riche en belles truites.

— Etes-vous satisfait de votre pêche? demandait la comtesse avec intérêt.

Le pêcheur répondait oui ou non ; mais il ne manquait jamais d'ajouter :

— Voilà ma plus belle truite ; c'est pour vous, notre dame ; tout à l'heure on la portera au château.

La comtesse remerciait de sa

douce voix et le pauvre homme s'en allait heureux.

Les bonnes gens des Etelles n'étaient point si aveugles qu'ils ne s'aperçussent que Mme de Jussières portait en elle quelque douleur cachée. Son visage toujours si pâle, son regard doux et triste, son front continuellement rêveur, cette langueur répandue sur toute sa personne; tout cela était pour eux une révélation. Tous se demandaient pourquoi Dieu laissait souffrir ainsi une de ses meilleures créatures. Sans doute, il y avait dans le passé de la belle dame du château un mystère, quelque chose de terrible : voilà ce qu'on pensait; mais l'on se serait bien gardé d'exprimer tout haut cette pensée, tant était grand le respect qu'on avait pour la comtesse.

Quelquefois, cependant, entre

quatre ou cinq commères réunies, il y avait une conversation dans le genre de celle-ci :

— Hier, notre dame est descendue au village, l'avez-vous vue?

— Oui. Elle est toujours triste.

— C'est bien malheureux tout de même, allez, surtout quand on a, comme notre dame, tant de sujets de joie autour de soi.

— C'est bien ce qui prouve qu'en ce monde chacun a ses peines, et que les plus riches ne sont pas les plus heureux.

— Cet exemple-là est sous nos yeux. Quelques-uns d'ici sont-ils dans la peine, notre dame paraît aussitôt; ils pleuraient le matin, le soir ils sont tous joyeux. Le médecin du château guérit les malades, les pauvres ont du pain, des habits, enfin tout ce dont ils ont besoin ; il n'y a que ceux du château qui

n'ont pas tout le bonheur qu'ils méritent.

— C'est vrai, le bonheur descend de là-haut, mais il n'y monte point.

— Il faut vraiment que notre dame souffre beaucoup; jamais je ne l'ai vue rire.

— Ni nous non plus.

— Que peut-elle donc avoir?

— Il en faut de plus fines que nous pour le deviner.

— M. le comte lui-même ne le sait pas.

— La peine de notre dame ne lui vient certainement pas de son mari.

— Il est si bon!

— Si comme il faut!

— Et il aime sa dame comme on aime le bon Dieu.

— Un jour, reprit l'une des commères, j'ai vu quelque chose qui m'a bien étonnée.

— Quoi donc?

— Voici : j'étais chez la grande Jacqueline en train de bavarder avec elle pendant qu'elle allaitait son petit dernier. Notre dame est entrée ; par un grand respect, Jacqueline retira le sein à son bébé ; mais il n'avait pas bu son content, car il se mit à piailler de la belle façon. Jacqueline était bien embarrassée ; mais notre dame lui dit en s'asseyant : « Jacqueline, ne vous gênez point en ma présence, agissez comme si je n'étais pas là, contentez votre enfant. » Jacqueline rendit le sein à son petit, qui fut vite consolé. J'étais en face de notre dame, je la regardais ; pour elle, elle regardait Jacqueline et l'enfant qui tetait, qui tetait que ça faisait bonheur à voir. Au bout d'un instant, je vis de grosses larmes rouler dans les yeux de notre dame ; elle pleura doucement d'abord, puis si fort, si

fort, que ses joues en étaient toutes mouillées, et qu'elle sanglotait et me fendait le cœur en deux. Elle tira son mouchoir pour essuyer ses larmes et étouffer ses sanglots ; mais elle pleurait toujours davantage et sanglotait toujours plus fort, si bien qu'elle fut forcée de s'en aller. Elle est partie sans que nous ayons osé lui parler, ni même la reconduire. Nous sommes restées assises toutes drôles, sans dire un mot, comme deux bûches qui se regardent.

V

Dès le vendredi soir, le cocher de M. de Jussières sortit de la remise une calèche déjà ancienne, bien qu'elle fût à peu près toute neuve, car elle ne servait guère que deux

ou trois fois par année, et encore ne faisait-elle que de très-petits voyages. Elle fut nettoyée et cirée avec soin et les essieux bien graissés.

Voïr la calèche de M. de Jussières descendre l'avenue du château était un événement pour le village des Etelles; mais, pour le cocher du comte, lequel mourait d'ennui depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, c'était un jour de triomphe, un jour de folle joie; il ne dormit pas une minute pendant les quatre ou cinq nuits qui précédèrent ce bienheureux jour. Cette fois, M. de Jussières lui ayant dit qu'ils allaient au château d'Avroncourt, où ils séjourneraient probablement plusieurs semaines, il éprouva une joie si vive qu'il faillit en perdre l'esprit. Aller au château d'Avroncourt, faire quatre-vingts kilomètres assis sur le siége d'une voiture luisante comme

de l'acier poli et conduisant des chevaux magnifiques, deux alezans brûlés comme on en rencontre seulement dans l'écurie d'un prince, quelle gloire !.. Une chose, cependant, manquait à son bonheur pour qu'il fût complet : une livrée ! Depuis bien des années déjà, le comte de Jussières avait jugé à propos d'habiller son cocher et ses autres domestiques comme tout le monde.

Donc, M. Jean — la plupart des cochers portent ce nom — regrettait de ne plus porter sa belle livrée de drap bleu de ciel, sa culotte bouclée au-dessus des mollets, sur des bas de soie bien blancs, ses souliers à boucles d'argent et surtout son chapeau galonné comme celui d'un suisse de paroisse : car M. Jean avait sa coquetterie, une coquetterie d'instinct. Malgré ce désagrément, dont il se consolait en se mirant dans la

robe lustrée de ses alezans, la satisfaction du cocher fut telle que l'idée de se marier lui vint subitement. Il n'y avait jamais songé jusqu'à ce jour, bien qu'il eût déjà quarante-quatre ans. Il donna un coup de peigne à ses cheveux roux, un coup de brosse à ses longs favoris de même couleur, et se présenta devant Mlle Eulalie, la femme de chambre de Mme de Jussières, laquelle n'était guère moins âgée que lui.

— Vous savez mon âge et vous connaissez ma profession, lui dit-il; je ne suis ni méchant, ni jaloux, ni débauché ; je vous offre ma personne avec douze mille francs d'économies que j'ai faites au service de M. le comte.

Mlle Eulalie partit d'un joyeux éclat de rire.

Jean, un peu déconcerté, tourna

et retourna sa casquette dans ses mains.

— C'est trop drôle, dit la femme de chambre, qui riait toujours comme une folle.

— Je ne comprends pas, mademoiselle, pourquoi vous riez tant et si fort, répliqua Jean avec dépit; il faut que vous me trouviez bien ridicule.

— Ce n'est pas cela; je ris, mon brave Jean, parce que je trouve l'offre que vous venez de me faire on ne peut plus singulière.

— Singulière, singulière! répéta le cocher qui cherchait à comprendre.

— Mon Dieu, oui.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que vous me parlez de cela aujourd'hui pour la première fois.

— C'est une idée qui m'est venue ce matin.

— Comme cela, tout d'un coup?

— Oui.

— Avouez qu'elle est venue tard, votre idée; voici bientôt seize ans que vous êtes au château et que vous me voyez tous les jours.

— C'est vrai. Mais voyez-vous, mam'zelle Eulalie, depuis seize ans, je me suis tant et si souvent ennuyé, que je n'avais pas le cœur de songer au mariage.

— Je suis bien aise, monsieur Jean, de savoir que vous ne vous ennuyez plus maintenant; seulement, je n'apprécie pas bien la valeur de votre explication. Selon moi, l'idée de m'épouser aurait dû vous venir précisément parce que vous vous ennuyiez beaucoup.

M. Jean se gratta l'oreille d'un air étonné.

— Vous avez peut-être raison, dit-il.

— J'ai sûrement raison, répliqua-t-elle en souriant.

— Et... vous ne voulez pas de moi ?

— Je n'ai point dit cela, monsieur Jean. A mon âge, on n'a plus le droit d'être coquette ou maniérée ; mais on a toujours celui de parler avec franchise. Vous êtes, monsieur Jean, un honnête et brave homme que j'estime, aussi dévoué à M. le comte et à Mme la comtesse que je le suis moi-même ; c'est pour cela que, avec l'assentiment de nos maîtres, je deviendrai volontiers votre femme.

— Vous faites de moi le plus heureux des hommes. A quand la noce?

— Nous allons partir pour quelques semaines ; à notre retour aux Etelles, nous reparlerons de tout cela.

— Allons! j'attendrai.

— Il est possible aussi que l'ennui vous reprenne et que vous oubliiez... dit finement la femme de chambre.

— Oh! maintenant, je ne m'ennuierai plus.

— Il ne faut pas le dire si vite, répliqua Mlle Eulalie en souriant : on n'est jamais sûr de soi.

— Vous en savez plus que moi sur bien des choses, mademoiselle; mais, voyez-vous, pour ce qui est de ne pas me souvenir de votre promesse, c'est impossible!

— Je veux bien vous croire, M. Jean; mais j'ai encore une observation à vous faire, une observation très-sérieuse.

— Dites, Mademoiselle, dites.

— Vous n'ignorez pas que j'ai une sœur.

— Elle est venue au château, je la connais.

— Elle est veuve, mère de deux enfants et très-pauvre.

— Si pauvre, que sans vous elle ne pourrait pas élever ses enfants.

— Vous êtes mieux renseigné que je ne le pensais, Monsieur Jean. Eh bien! si je deviens votre femme, je veux qu'il me soit permis de faire pour ma sœur et mes neveux comme par le passé.

— C'est-à-dire que vous ferez mieux, car mon intention est bien d'y mettre aussi du mien.

— Merci : voilà des paroles qui disent ce que vaut votre cœur.

— Je n'ai pas de famille; mon père, qui était maçon, se tua rue de Londres, à Paris, en tombant de l'échafaudage d'une maison en construction. Ce grand malheur fut un coup terrible pour ma mère; il fut suivi d'un autre aussi épouvantable pour moi : ma mère mourut peu de

temps après en me mettant au monde. Je fus élevé je ne sais trop comment. La femme du maître maçon pour qui travaillait mon père m'envoya en nourrice et paya pour moi pendant deux ou trois ans. Ensuite, je devins enfant de la charité. Comme je viens de vous le dire, je n'ai pas de famille ; la vôtre sera la mienne. Jusqu'à ce jour, je n'ai, je crois, été aimé que par les chevaux de M. le comte ; aussi, toute l'affection qui était en moi, je la leur donnais. Maintenant, je vais enfin vivre, penser et agir comme tout le monde ; vous, votre sœur et vos neveux, je vous aimerai bien, vous verrez.

La femme de chambre tendit la main au cocher en lui disant : A bientôt.

Et ils se séparèrent.

Le cocher courut à l'écurie pour

raconter longuement ses espérances et son bonheur aux deux alezans de M. de Jussières.

VI

Le samedi matin, la comtesse de Jussières était habillée, prête à partir depuis une heure, lorsque son mari vint la chercher pour la conduire à la voiture. Le comte fut tout joyeux de la voir si bien disposée, et ne manqua pas de l'en féliciter.

— Je n'ai pas voulu vous faire attendre, dit la comtesse en souriant tristement.

Jean, ganté et botté, sa longue redingote noire boutonnée jusqu'au menton, était déjà installé sur son siége. Un valet de pied aida le comte et la comtesse à entrer dans la voi-

ture, puis, ayant fermé la portière, il prit sa place sur le siége du cocher. Celui-ci, comme un vrai postillon de Lonjumeau, fit claquer son fouet d'une façon pleine d'importance sous les yeux émerveillés de deux paysannes qui conduisaient leurs vaches à la pâture. Les chevaux se tourmentaient d'impatience dans leur parure de cuir et d'argent, qui étincelait aux rayons du soleil levant.

— Jean, nous pouvons partir, dit M. de Jussières.

Le cocher agita doucement les rênes; les chevaux se dressèrent magnifiques, les yeux pleins de feu, et s'élancèrent sur la route.

Bien persuadés que rien de désagréable ne peut arriver à nos voyageurs et qu'ils n'ont à craindre aucun accident, conduits par Jean, si prudent et si expérimenté en l'art

de diriger les chevaux, nous les précéderons de deux heures au château d'Avroncourt.

Une voiture de louage vient de s'arrêter devant la grille du château. Un vieillard et un jeune homme mettent pied à terre.

Au même instant, deux têtes de femmes se montrent à une fenêtre du premier étage et disparaissent immédiatement. La lourde grille de fer est ouverte.

— M. le comte d'Avroncourt ? demanda le jeune homme au portier.

— Le voilà, monsieur, qui vient au-devant de vous, répond le serviteur.

Le visiteur se retourne et se trouve devant un homme de cinquante-cinq ans environ, d'une belle physionomie, au large front couronné de cheveux déjà blancs. Le sourire

est sur ses lèvres. Tout dans sa personne dit : noblesse et bonté.

— Je suis le vicomte de Jussières, dit le jeune homme.

— Edmond! mon cher enfant, s'écria le gentilhomme en ouvrant ses bras au jeune voyageur.

Ils s'embrassèrent vivement émus tous les deux.

— Comme te voilà grand, reprit le comte; non, je ne t'aurais pas reconnu !

Puis tendant la main à l'autre voyageur :

— Soyez aussi le bienvenu, Monsieur Evrard, dit-il.

M. Evrard était le précepteur et le compagnon de voyage du vicomte de Jussières.

M. d'Avroncourt prit le jeune homme par la main et ils entrèrent au château. Dans un petit salon d'une fraîcheur, d'une coquetterie

et d'une élégance féminines, où M. d'Avroncourt conduisit le vicomte, ils trouvèrent la comtesse et sa fille Mademoiselle Elise d'Avroncourt.

Mlle Elise était le portrait de sa mère rajeunie. Elle avait dix-sept ans, une taille moyenne, svelte et flexible comme un jonc. La coupe de son visage était des plus gracieuses ; elle avait les traits délicats, réguliers et d'une harmonie parfaite. Sa jolie bouche aux lèvres roses, ornée de perles brillantes, était celle de sa mère, mais elle avait pris le sourire de son père ; il en était de même de ses yeux d'une douceur angélique : semblables à ceux de sa mère, ils avaient la même expression, la même lumière que ceux du comte. Elle avait de la première, la beauté, la grâce, la sensibilité, les vertus exquises, et, de l'autre, la

noble fierté, le caractère viril, l'âme forte.

Le vicomte n'eut qu'à jeter un coup d'œil pour reconnaître les deux têtes qui, à sa descente de voiture, s'étaient montrées à la fenêtre l'espace d'une seconde. Ce seul regard lui suffit aussi pour remarquer combien Mlle d'Avroncourt était charmante avec ses joues empourprées par une émotion bien légitime, et ses grands yeux, à demi voilés par de longs cils, qui le regardaient avec une curiosité satisfaite.

— Mon cher vicomte, dit la comtesse, quand le jeune homme se fut assis près d'elle, vous avez donc voulu nous surprendre? Nous ne vous attendions que dans la soirée.

— Nous ne devions pas arriver, en effet, avant quatre heures de l'après-midi; mais mon impatience était si grande... Au lieu de nous

arrêter à Dijon hier soir et d'y passer le reste de la nuit comme c'était convenu, nous avons continué notre route, ce qui nous a mis en avance de quelques heures.

— Si bien que vous arrivez avant votre père.

— Je l'ai bien pensé, et c'est pour le bonheur de le voir plus tôt... Ainsi il arrive aujourd'hui?

— D'après sa dernière lettre, que j'ai reçue hier, répondit M. d'Avroncourt, vous ne l'avez pas précédé de plus de deux heures.

— Et... il vient seul? demanda le jeune homme avec effort.

— Non, mon cher Edmond, dit Mme d'Avroncourt, votre mère l'accompagne.

Quelque chose de lumineux jaillit des yeux du vicomte et répandit sur son beau visage comme un épanouissement joyeux.

— O ma mère! murmura-t-il.

Deux larmes roulèrent dans ses yeux.

Presque aussitôt le roulement d'une voiture se fit entendre.

— Ce sont eux! s'écria le comte d'Avroncourt, en se précipitant hors du salon.

Edmond se leva pour le suivre, mais il ne put faire un seul pas tant son émotion était grande.

— Attendez ici, lui dit Mme d'Avroncourt, cela vaudra mieux; nous aurons le temps de préparer votre mère à vous revoir.

Elle sortit avec sa fille.

Mme d'Avroncourt arriva assez tôt à la porte du château pour recevoir le comte et la comtesse de Jussières. Les deux femmes s'embrassèrent avec effusion. Puis vint le tour d'Elise. La comtesse lui ouvrit ses bras et la pressa sur son

cœur. Il y avait de la maternité dans cette étreinte.

Son émotion était si étrange, elle paraissait si joyeuse que M. de Jussières en fit la remarque avec surprise.

— Comme elle est devenue grande, comme elle est belle! disait la comtesse en couvrant de baisers le front de la jeune fille.

En ce moment, Edmond s'offrit tout à coup aux yeux de sa mère. Il n'avait pu attendre patiemment dans le salon, ainsi que Mme d'Avroncourt le lui avait recommandé. Son cœur l'avait poussé à la rencontre de ses parents.

— Mon fils! s'écria M. de Jussières.

La comtesse tressaillit, l'expression à demi joyeuse de sa physionomie changea subitement. Elle repoussa la jeune fille et montra à

son fils, qui s'approchait pour l'embrasser, un visage de glace. Elle regardait pourtant d'un œil avide ce fils qui aurait dû être son orgueil ; mais ce n'était pas avec la satisfaction d'une heureuse mère : c'était une contemplation froide dans laquelle il y avait comme du désespoir.

Le jeune homme l'embrassa, cependant, mais silencieusement, avec des larmes dans les yeux, car il sentait bien que le cœur de sa mère lui était toujours fermé.

— Pauvre enfant ! murmura M. de Jussières.

Et il se détourna pour ne pas être témoin de la douleur de son fils.

VII

Le lendemain, M. de Jussières et son fils s'entretinrent longuement. Le vicomte parla de ses voyages; son père voulait tout savoir, connaître toutes ses impressions. Ce fut l'épanchement d'un cœur dans un autre. Edmond se plaignit, un peu amèrement, de la froideur de sa mère.

— Aime-la quand même, aime-la toujours, lui dit M. de Jussières. Hélas! elle souffre plus que toi!

— Croyez-vous, mon père, qu'elle ait quelque chose à me reprocher ?

— Non. Pour ta mère comme pour moi, tu as toujours été un bon fils. Attends encore, un jour sans doute elle te rendra justice. C'est une pauvre malade dont nous devons flatter les faiblesses.

Puis il s'empressa de changer la conversation en parlant de Mlle d'Avroncourt. Ce sujet était agréable à tous deux; ils oublièrent un instant leur chagrin. Edmond ne crut pas devoir cacher à son père l'impression que la jeune fille avait faite sur son cœur.

— Elise, dit-il, était, il y a six ans, une charmante enfant, vive, rieuse et enjouée. Bien que la plupart de vos lettres m'aient parlé de ce que chaque année ajoutait à ses grâces natives, à sa beauté, à son esprit et aux nombreuses qualités de son cœur, je ne m'attendais pas à la trouver si parfaite; tout en elle est exquis, elle charme, elle attire; et ce qui la rend tout à fait séduisante à mes yeux, c'est sa modestie. Entourée de l'admiration de tous, elle seule semble ignorer qu'elle est adorable et douter de son mérite.

Le comte de Jussières éprouva une vive satisfaction en entendant son fils parler ainsi.

— Vous vous aimerez, dit-il, vous serez heureux.

De son côté, Mme d'Avroncourt demandait à sa fille :

— Comment trouves-tu ton cousin ?

Pour toute réponse, la jeune fille jeta ses bras autour du cou de sa mère, et l'embrassa tendrement.

Mme de Jussières ne se trouva pas plus heureuse à Avroncourt qu'aux Etelles. La même douleur était en elle, sinon plus profonde, mais peut-être plus irritée. Toujours mélancolique, toujours rêveuse, elle semblait indifférente à tout ce qui se disait ou se faisait autour d'elle. Quand elle surprenait le regard de son mari arrêté sur elle avec inquiétude, elle s'empressait de

sourire, mais si tristement, que le comte sentait l'effort qu'elle avait fait. Cela le faisait souffrir et lui ôtait une partie de la joie qu'il éprouvait du retour de son fils. Cette joie, d'ailleurs, n'était complète pour personne à Avroncourt. La tristesse de Mme de Jussières et le silence obstiné qu'elle gardait, jetaient de l'ombre sur tout, de la contrainte, et empêchait tout élan un peu trop enthousiaste.

Parfois, cependant, la comtesse sortait de son apathie habituelle et causait même volontiers. Cela arrivait lorsqu'elle se trouvait seule avec Mlle d'Avroncourt. Alors, pour un instant, ce n'était plus la même femme. Sa physionomie s'animait, ses yeux semblaient sortir d'un nuage et brillaient.

— Je vous trouve si bonne, je vous aime tant, disait la jeune fille,

que je voudrais toujours vivre avec vous.

Mme de Jussières lui parlait avec tendresse, comme une mère à sa fille, lui donnait des conseils et l'embrassait. Mais il fallait que la jeune fille évitât de parler d'Edmond, car, aussitôt, la comtesse retombait dans le silence et son insensibilité apparente. Cela causait une grande peine à Mlle d'Avroncourt, qui chaque fois qu'elle était en tête à tête avec la comtesse, ne cherchait précisément qu'à lui parler de son fils. Constamment, elle s'ingéniait à le faire par tous les moyens adroits et détournés.

Elle aimait, elle était aimée; mais il manquait à son bonheur que son fiancé fût complétement heureux. Or, cela ne pouvait être — elle le savait bien — tant que Mme de Jussières resterait indifférente à

l'amour de son fils. Et, sans se rebuter jamais, avec une douceur et une patience angéliques, elle faisait de vains efforts pour attendrir le cœur de sa mère.

Edmond, conseillé par son père et mieux encore par son cœur, essayait, de son côté, de conquérir cette tendresse maternelle de laquelle dépendait son bonheur dans le présent et l'avenir et dont, hélas! il n'avait jamais connu les bienfaits. Toujours attentif et plein de sollicitude pour sa mère, il laissait rarement échapper l'occasion de lui être agréable. Il l'entourait de ces mille petits soins qui sont pour une mère une source abondante de joie. Il aurait voulu voir la comtesse exigeante et désirant tantôt une chose, tantôt une autre; rien ne lui aurait coûté pour la satisfaire. Mais elle ne désirait rien. Sans repousser

directement son fils, elle paraissait si insensible aux témoignages d'affection qu'il lui donnait, que cela les éloignait au lieu de les rapprocher. Edmond voyait échouer l'une après l'autre toutes ses tentatives.

— Oh! disait-il avec douleur, jamais elle ne m'aimera.

Et il laissait voir à son père son profond découragement. M. de Jussières consolait son fils autant qu'il le pouvait; il relevait son esprit abattu, raffermissait sa foi et lui rendait l'espoir.

Mais c'était auprès de Mlle d'Avroncourt que le vicomte trouvait le plus de consolation. Elle savait si bien prendre part à sa peine.

— Vous verrez, disait-elle avec une conviction touchante, nous aimerons tant votre mère, qu'il faudra bien qu'elle nous aime aussi.

— Mon malheur est si grand,

répliquait Edmond, que sans vous, je ne pourrais le supporter.

On arriva ainsi à la veille du mariage. Le vicomte résolut de tenter auprès de sa mère un dernier et suprême effort.

Dans la soirée, Mme de Jussières, qui saisissait avec empressement toutes les occasions de s'isoler, se trouvait seule dans un petit salon contigu à la bibliothèque. Assise près d'une fenêtre, un livre ouvert dans la main, on aurait pu croire qu'elle était absorbée dans une lecture intéressante; mais elle ne lisait point; elle rêvait. Ses yeux baissés étaient humides et un rayon du soleil couchant mettait en lumière son pâle et beau visage, qui portait plus que jamais l'empreinte de la douleur.

Edmond entra en ce moment. La comtesse ne l'entendit point. Il put

s'approcher d'elle sans qu'elle l'aperçût. Il se mit à ses genoux.

— Ma mère, ma mère chérie! dit-il d'une voix entrecoupée.

L'émotion l'empêcha de continuer; il s'empara d'une des mains de la comtesse sur laquelle il colla ses lèvres; Mme de Jussières le regardait, sans colère, il est vrai, mais aussi sans paraître éprouver la moindre émotion.

— Avez-vous quelque chose à me dire, Edmond? demanda-t-elle. Que voulez-vous?

— Je ne veux qu'une chose, ma mère, une chose sans laquelle je ne puis être heureux : votre cœur.

— Je vous aime, Edmond, n'en doutez pas.

— Ah! ma mère, vous me le dites peut-être pour la première fois; quel bien vous me faites, si vous saviez!... Mais ce que je voudrais

encore, ce sont vos caresses, j'en ignore la douceur... Je serais heureux, oui, rien ne manquerait à mon bonheur si je me sentais pressé sur votre cœur dans une étreinte vraiment maternelle.

Et en parlant, Edmond regardait sa mère avec amour. Touchante supplication!

La comtesse ressentit comme un ébranlement intérieur. Son fils, humble et priant, à genoux devant elle, fit entrer la pitié dans son cœur.

— Il est donc malheureux, lui aussi? murmura-t-elle.

Par un mouvement fébrile, elle l'entoura de ses bras, l'attira contre son sein, et mit un baiser sur son front.

— O ma mère! s'écria le jeune homme ivre de joie.

La comtesse se leva brusque-

ment, détourna la tête pour cacher ses joues inondées de larmes, et s'en alla en sanglotant, laissant son fils stupéfié.

Le lendemain et les jours suivants, Mme de Jussières ne parut pas se souvenir que son fils avait eu le pouvoir de l'attendrir un moment. Elle était retombée dans son insensibilité. Son cœur s'était refermé.

VIII

Un matin, le vicomte Edmond de Jussières racontait ainsi, à sa jeune femme, les souvenirs de son enfance :

« Je restai chez ma nourrice jusqu'à l'âge de quatre ans et demi.

« Mon père passait rarement un mois sans venir me voir. Une seule

fois ma mère l'accompagna. Dans ce temps-là, elle était telle qu'elle est aujourd'hui. « — Quand je vous mis dans les bras de votre mère, — c'est ma nourrice qui parle, et je vous répète ce qu'elle m'a dit bien des années après, — je vis trembler ses membres comme quand on a la fièvre; elle n'osait pas vous regarder. Adossé contre la crédence, votre père suivait tous ses mouvements d'un œil inquiet; il avait des larmes dans les yeux et je l'entendais soupirer. Votre mère vous embrassa pourtant; mais on eût dit qu'elle approchait ses lèvres d'un fer rouge. Alors comme si vous eussiez compris, vous vous mîtes à pleurer en tendant vos petits bras vers moi. Je vous repris, et aussitôt vous fûtes consolé. »

« Ainsi, dès ma plus tendre enfance, je fus sevré des caresses et des

sourires d'une mère, qui sont pour les enfants comme des rayons de soleil. Je me rappelle vaguement mon arrivée au château des Etelles; ma nourrice m'y avait amené. Elle y resta plusieurs semaines. Avant de la renvoyer, on voulait que je m'habituasse à voir les personnes à qui j'allais être confié. Enfin, quand on jugea la séparation possible, ma nourrice me quitta pour retourner dans son pays. Elle s'en alla comblée de présents de mon père et même de ma mère. Notre séparation me fut plus sensible qu'on ne l'avait supposé; pendant plusieurs jours je fus inconsolable, je remplissais le château de mes cris. On avait beau me donner à profusion des joujoux, des bonbons et des friandises de toutes sortes, je pleurais toujours, sans cesse. Je laissais les jouets dans un coin, les

gâteaux sur les tables ou sur les tapis, je ne touchais à rien. Je me réveillais plusieurs fois pendant la nuit, j'appelais ma nourrice à grands cris. Dès qu'on marchait près de moi, je me taisais, mais voyant une autre personne que ma nourrice se pencher sur mon lit, je la repoussais de toutes mes forces et me remettais à crier plus fort. Ma mère venait aussi quelquefois. Soit qu'elle m'inspirât de la crainte, soit tout autre motif, elle avait le pouvoir de me faire taire, sinon de me consoler.

« Cependant je devins plus tranquille au bout de quelque temps; on parvint à me distraire, à m'amuser; j'ouvris les boîtes pleines de joujoux et je me mis à jouer avec des soldats de plomb que je mettais généraux, officiers, fantassins, mêlés sur la même ligne. Dès lors je fus consolé et je retrouvai bientôt la

gaîté. Je commençais aussi à prendre ma gouvernante en amitié : elle le méritait, du reste. Je garde encore le souvenir de la douceur avec laquelle elle me parlait, de sa patience à supporter mes taquineries et mes caprices d'enfant, de ses gronderies affectueuses et de la sollicitude pleine de tendresse avec laquelle elle veillait sur moi sans cesse. C'est elle qui commença mon instruction. A six ans, je lisais déjà couramment, je traçais des lettres grossières sur le papier et je calculais un peu. Quand je travaillais bien j'étais sûr d'être récompensé par mon père; cela me rendait attentif, studieux et me donnait un grand courage. De temps en temps mon père me prenait par la main et me conduisait dans la chambre de ma mère. Je n'y allais pas toujours de bon cœur, je l'avoue... elle m'accueillait si froi-

dement ! Son visage pâle, sévère, sans sourire, me glaçait, me rendait craintif, j'osais à peine la regarder. Quelquefois, pour être agréable à mon père, sans doute, elle m'embrassait. Un jour, je m'en souviens parfaitement, mon père me fit lire devant elle ; je m'en acquittai assez bien. Tout à coup mon père interrompit ma lecture, m'arracha le livre des mains. Ma mère fondait en larmes, elle sanglotait. — Emmenez-le, dit-elle, emmenez-le.

« Mon père me prit dans ses bras et m'emporta dans une autre pièce. Là, il m'embrassa à plusieurs reprises ; je m'aperçus qu'il pleurait aussi.

« Bien des scènes semblables se passèrent devant moi, à cause de moi. J'ai vainement cherché depuis à en découvrir le motif. Je fus obligé de mettre cela, avec tant d'autres cho-

ses, sur le compte de l'étrange maladie dont ma mère est atteinte.

« Quand j'eus atteint l'âge de neuf ans, mon père pensa sérieusement à me faire instruire.

« Son intention était de me garder aux Etelles et de me donner des professeurs; mais ma mère ne partagea point son idée; il fit ce qu'elle voulut : je fus mis au collége. Ce fut peut-être pour mon bien.

« Je travaillai avec ardeur et je fis de rapides progrès. A la fin de l'année, j'étais un des premiers de ma classe. Quelques jours avant la distribution des prix, j'écrivis une longue lettre à mon père. Je lui parlais de l'espoir que j'avais d'obtenir plusieurs couronnes et je le priais de venir à la ville avec ma mère, pour assister à notre fête de famille. Ils vinrent tous les deux. Je remportai presque tous les pre-

miers prix. Et mon père et ma mère étaient là, témoins de mes succès, entendant les applaudissements qui accompagnaient chaque fois l'appel de mon nom. Jugez si je fus heureux! Mais le soir je fis pour la première fois une remarque qui m'affligea beaucoup. Accompagné de mes parents, j'allai dire au revoir au proviseur et à mes maîtres avant de partir pour les Etelles. Ces messieurs se crurent dans l'obligation de parler à mon père et à ma mère de ma bonne conduite, de la précocité de mon intelligence, de mon émulation, de mes aptitudes diverses, enfin de mes belles dispositions, toutes choses qu'une mère n'entend pas sans tressaillir d'orgueil et de joie. Eh bien! cet éloge qu'on faisait de moi produisit l'effet contraire sur ma mère. Elle écoutait avec impatience, on voyait qu'elle souf-

frait; son visage avait une expression indéfinissable. Que se passait-il en elle ? On ne pouvait le deviner. Evidemment elle était mécontente de m'entendre louer, comme si j'eusse mérité des reproches, des remontrances, plutôt que des éloges. A ses yeux, sans doute, je n'étais pas digne du bien qu'on pensait de moi, je volais ce qui devait certainement appartenir à un autre. Ce n'est que plus tard, en me souvenant, que je fis toutes ces réflexions. Aujourd'hui, je suis presque convaincu que mon grand tort aux yeux de ma pauvre mère est d'avoir une conduite irréprochable, d'être assez intelligent et de mériter l'estime et l'affection de tous. Ceci vous paraît incroyable, hors nature; je suis bien de votre avis, puisque malgré tout, je n'ai pu sortir du doute pour arriver à la certitude.

« Ecoutez encore. Un jour, j'avais douze ans, je venais de faire ma première communion; — une dame dont l'habitation touche au domaine des Etelles, vint faire une visite à ma mère, j'étais occupé à dessiner dans le salon où elle reçut la visiteuse. On ne jugea pas utile de me renvoyer et je continuai mon travail sans même songer à écouter la conversation. Cependant, au bout d'une demi-heure, je m'aperçus qu'on s'occupait de moi. Sans le vouloir, mon oreille devint attentive.

« — On dit qu'il est fort instruit pour son âge, disait la visiteuse.

« — Oui, répondit froidement ma mère.

« — Il dessine avec beaucoup de goût; ce paysage est vraiment admirable.

« Elle s'était penchée de mon côté pour regarder mon travail.

« — Il essaie, répliqua ma mère.

« — Oh! vous êtes difficile, madame la comtesse; ceci n'est pas une simple étude, c'est déjà une œuvre. Le paysage est parfaitement saisi : je reconnais très-bien le moulin de la Marnière sur la Clayette. Aucun détail n'y manque. Voilà même le saule creux « qui sur l'eau se penche », comme dit la ballade.

« Ma mère garda le silence. Mon admiratrice reprit :

« — Votre fils est un petit prodige, madame la comtesse; vous êtes bien heureuse d'avoir un aussi charmant enfant.

« Je ne sais pourquoi après ces paroles je cessai de travailler pour regarder ma mère. Elle était blanche comme une morte. Elle souriait, pourtant, mais son sourire était pénible et amer. Son regard s'arrêta sur moi plein de reproches et de

colère. Je ne pus me défendre d'un sentiment de crainte. Elle me fit signe de sortir et je m'en allai au plus vite. J'aurais commis une faute grave que je n'eusse pas été plus honteux et plus désolé.

« Une fois, ma mère éprouva encore à mon sujet une contrariété à peu près semblable. Voici pourquoi : j'étais allé avec elle au village des Etelles, pour visiter les pauvres gens qui, grâce à ses bienfaits, ne voient jamais la misère de trop près. Quelques jours auparavant, j'y étais venu seul, et touché du malheur d'une pauvre femme dont le mari venait de mourir subitement, en laissant quatre petits enfants, j'avais vidé ma petite bourse dans ses mains. C'étaient des pièces de monnaie amassées une à une, et comme la bourse contenait une centaine de francs, j'avais mis au moins

six mois à la remplir. Elle était assez difficile à placer, car mon père me donnait tous les objets de fantaisie et d'amusement que je pouvais désirer, avant même que je les demandasse. Je n'attendais donc qu'une occasion de dépenser mon argent, afin d'avoir le plaisir de remplir ma bourse de nouveau. La malheureuse veuve dont il s'agit venait de me l'offrir. Je rentrai au château sans un sou, mais j'étais bien heureux.

« Pour revenir à ma mère, elle ne manqua pas d'aller voir la veuve. Elle lui adressa des paroles consolantes et voulut lui donner quelques pièces d'or. Mais la veuve refusa, disant qu'elle n'avait pas besoin d'argent pour le moment, attendu que la somme que je lui avais remise était loin d'être dépensée. Alors elle raconta à ma mère que

j'étais venu chez elle, que j'avais embrassé ses enfants et que je lui avais donné de quoi vivre pendant près de trois mois.

« Votre fils vous ressemble, ajouta-t-elle, et comme vous il aime les pauvres gens ; il a votre bon cœur. Matin et soir mes enfants mettent son nom à côté du vôtre dans leurs prières.

« Je ne me souviens plus aujourd'hui de tout ce que lui fit dire sa reconnaissance.

« — C'est bien, dit ma mère en l'interrompant brusquement, je reviendrai vous voir.

« En même temps elle me lança un regard foudroyant.

« Nous sortîmes de la chaumière et nous revînmes au château sans qu'elle m'adressât une seule parole.

« Dans la journée, mon père, me voyant très-triste, me demanda la

cause de mon chagrin. Je lui racontai ce qui s'était passé chez la veuve. Il resta un moment silencieux, puis il me dit :

« — Tous les pauvres des Etelles appartiennent à ta mère; elle veut être seule à leur faire du bien, il faut lui laisser son plaisir tout entier.

« Ce n'était point là toute sa pensée. Je vis très-bien que mon récit l'avait douloureusement impressionné.

« Je crois, ma chère Elise, continua le vicomte, vous en avoir assez dit pour vous donner une idée de ce j'ai souffert jusqu'au jour où mon père, me confiant à M. Evrard, pensa que j'achèverais de compléter mon éducation en parcourant les principaux Etats de l'Europe.

« Ma mère me vit partir sans témoigner ni douleur ni satisfaction.

C'était toujours la même indifférence. Jamais elle ne m'adressa un reproche, un blâme quelconque. Elle me parlait comme à tout le monde, avec une grande douceur. Sa sévérité se faisait muette. Jamais un mot, le silence toujours. Son regard et sa physionomie disaient tout. C'était mille fois plus terrible ; certes, j'eusse préféré une verte réprimande, une correction, et puis après — toutes les mères agissent ainsi, — un baiser ! »

IX

On était à la fin du mois d'octobre. Les feuilles des arbres tombaient détachées par les vents d'automne. Les deux familles de Jussières et d'Avroncourt étaient encore réu-

nies. Il y avait un peu plus de deux mois que le vicomte et Elise étaient mariés.

Un matin, M. de Jussières dit à sa femme :

— Nos enfants se disposent à partir pour Paris, où ils veulent passer l'hiver. Vous savez que j'ai fait décorer à neuf et meubler à leur intention l'hôtel de Jussières?

— Oui, et je vous ai approuvé.

— Edmond et sa femme occuperont tout le deuxième étage.

— Pourquoi pas le premier?

— Ce sont vos appartements, ma chère amie.

— Mais, vous savez bien...

— Que ne voulant pas quitter les Etelles, ils resteront déserts, voilà ce que vous voulez dire? Laissez-moi donc espérer, ma chère Eugénie, que vous n'avez pas dit à l'hôtel de Jussières un éternel adieu. Je suis

si bien persuadé que vous y habiterez encore, que mon intendant a reçu de moi l'ordre de tout préparer pour vous recevoir.

— Vous avez commandé à votre intendant un travail inutile, mon ami.

— C'est ce que l'avenir m'apprendra. En attendant, nous ne pouvons, je crois, nous dispenser de faire le voyage de Paris pour y installer notre fils. N'éprouveriez-vous pas une grande satisfaction à présenter votre bru à toutes vos anciennes amies?

— Depuis vingt-deux ans, on a eu le temps de m'oublier, personne ne me connaît plus.

— Permettez-moi de ne point partager votre opinion.

— D'ailleurs, reprit la comtesse, suis-je en état de paraître dans le monde? Irais-je produire une tris-

tesse au milieu de la joie? Ce serait l'ombre dans la lumière. Non, ce que vous me demandez est impossible. Mme d'Avroncourt a conservé toutes ses relations, c'est elle qui conduira sa fille partout. Je lui laisse ce bonheur tout entier, car il lui appartient mieux qu'à moi. Quant à vous, mon ami, vous devez accompagner le vicomte à Paris et rester près de lui pendant quelque temps, trois mois, six mois, s'il le faut. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut faire tous les sacrifices nécessaires. Notre nom doit être dignement représenté là-bas. Je désire que, dès aujourd'hui, Edmond jouisse de toute ma fortune personnelle.

— Voilà une intention dont je vous sais un gré infini et qui comblera de joie votre fils, non qu'il veuille accepter, d'avance je suis sûr

du contraire; mais il verra en cela une grande preuve d'affection. Quant à présent, le jeune ménage est suffisamment riche; plus tard, je verrai s'il y a lieu de faire un peu suivant votre désir.

— Soit. Mais n'oubliez pas, mon ami, que quelques dispositions que vous preniez dans l'avenir, à l'égard d'Edmond, je les approuve d'avance.

— Je vous remercie de votre confiance.

— Vous savez bien que vous la méritez.

— Ainsi, reprit le comte, vous ne voulez pas vous décider à venir à Paris avec nous?

La comtesse remua négativement la tête.

— Vous allez vous retrouver seule dans votre solitude des Etelles, continua le comte.

— Oh! seule!... fit-elle avec un accent singulier.

Puis elle ajouta vivement :

— N'ai-je pas mes pauvres à visiter?

— S'il était utile que je prolongeasse mon séjour à Paris, dit le comte, je viendrais de temps en temps passer quelques jours près de vous.

— Vous voyez bien, répliqua Mme de Jussières, qu'il me sera impossible de m'ennuyer. Le jour de notre séparation est-il fixé? demanda-t-elle.

— Oui, nous quitterons Avroncourt d'aujourd'hui en huit.

Ces huit jours s'écoulèrent rapidement.

Nous croyons inutile de parler des adieux qui furent faits à la comtesse. On la reverrait l'année prochaine, pendant la belle saison, ou à

Paris, si elle se décidait à y venir dans le courant de l'hiver. On le souhaitait, on l'espérait, etc.

La façon dont elle se sépara de son fils, n'était pas de nature à persuader au jeune homme que sa mère l'aimait un peu plus. Il s'en alla avec ses doutes et ses incertitudes.

Nous suivrons la comtesse de Jussières au château des Etelles, où elle arriva dans la soirée. Son premier soin fut d'aller prendre possession de sa chère terrasse. Elle en fit le tour trois ou quatre fois, puis elle vint s'appuyer sur la balustrade. Elle reconnut ses beaux paysages; les couleurs seules étaient changées, des taches d'un gris foncé remplaçaient les tons verts. Les pampres de la vigne jaunissaient. Où trois mois auparavant les blés mûrs, couleur d'or, ondulaient comme une mer calme, il y avait des guérets;

la terre était noire, la charrue y avait passé. Les grands arbres offraient au vent leurs têtes échevelées. Les haies n'étaient plus que des rayures noires. A travers tout cela, la Clayette, mieux visible, apparaissait comme un long ruban d'argent.

Les petits oiseaux ne chantaient plus. Seules, quelques grives attristées jetaient de temps à autre un cri aigu en volant d'un buisson à un arbre. La comtesse ne trouva point tout cela trop sombre. Ce deuil de la nature lui était sympathique. C'était bien ce qu'il fallait à son âme rêveuse. Elle resta longtemps à la même place, immobile et recueillie. Mais le soleil s'étant couché, l'air vif du crépuscule la força à rentrer dans son appartement.

Dès le lendemain, Mme de Jussières reprit sa vie habituelle.

Un matin, M. Jean, le cocher, tout frais rasé, habillé comme un jour de fête, fit demander à Mlle Eulalie la faveur d'un moment d'entretien. Mlle Eulalie, n'ayant aucun motif pour refuser, permit à M. Jean d'arriver jusqu'à elle.

— Mademoiselle Eulalie, dit le cocher pour commencer la conversation, savez-vous depuis combien de jours nous sommes revenus aux Etelles?

— Je ne les ai pas comptés, Monsieur Jean.

— Il y a vingt jours aujourd'hui, Mademoiselle.

— Déjà?

— Je vois que vous ne vous êtes pas encore ennuyée, eh bien! je puis vous assurer, Mademoiselle, qu'il en est de même de moi.

— Entre nous, Monsieur Jean, cela m'étonne un peu.

— Pourquoi ?

— C'était si bien dans vos habitudes.

— C'est vrai. Mais depuis certaines paroles dites entre nous, il y a bien des choses changées en moi.

— Ah ! fit Mlle Eulalie qui baissa un peu les yeux.

— C'est comme je vous le dis, Mademoiselle. Ma tête est en révolution. tout y remue ; il s'y fait du bruit, il y a des tas d'idées.

— Quelles sont ces idées, Monsieur Jean ?

— Très-drôles, et puis il y en a tant, que je serais bien embarrassé de vous les expliquer. Tout cela vient de ce que vous savez. Vous m'avez fait une promesse, Mademoiselle, que j'ai prise au sérieux

— Franchement, Monsieur Jean, je croyais que vous l'aviez oubliée.

— Est-ce que vous en seriez contente?

— Oh! non.

— Alors je comprends pourquoi vous avez eu cette pensée : c'est parce que, à Avroncourt, je ne vous ai plus parlé de rien.

— Vous avez deviné, Monsieur Jean.

— Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, Mademoiselle Eulalie, car l'envie ne m'en a point manqué. Mais je me disais : à quoi bon casser la tête de Mlle Eulalie avec mes bavardages! cela ne nous fera pas marier huit jours plus tôt. Il faut attendre que nous soyons de retour au château des Etelles. Et je forçais ma bouche à se taire et mes yeux, quand je vous voyais, à regarder d'un autre côté. Alors comme aujourd'hui, Mademoiselle, je craignais de vous mécontenter.

— M. Jean, plus on vous connaît, plus on trouve en vous de nouvelles qualités.

— Vous me remplissez de joie, Mademoiselle. Vous ne me trouvez donc pas trop... comment dirais-je ? indigne de vous?

— Non, Jean; non, mon ami.

— Votre ami! prenez garde, vous me rendez trop heureux !

— Vous avez le droit de l'être.

— Ainsi vous voulez bien de moi pour votre mari?

— Oui, Jean, et je vous promets que dès aujourd'hui je parlerai de nos affaires à Mme la comtesse.

Le cocher était si ému qu'il ne put trouver une parole pour exprimer sa joie. Il prit les mains de la femme de chambre, les serra dans les siennes, puis il s'en alla tout étourdi de son bonheur.

La femme de chambre, qui éprou-

vait pour lui une profonde et sincère amitié, s'empressa de prévenir Mme de Jussières qu'elle était dans l'intention de se marier. La comtesse aimait Eulalie; elle eût été très-affligée de la voir quitter son service; son mariage avec l'honnête Jean devant l'attacher plus encore à sa personne, elle l'approuva fort du choix qu'elle avait fait et trouva qu'elle agissait très-raisonnablement.

Dans la première lettre qu'elle écrivit à son mari, la comtesse parla de l'union projetée entre le cocher et la femme de chambre et lui demanda son consentement.

Le comte répondit en envoyant à Eulalie un joli cadeau de noces. De plus, il priait la comtesse de remettre à Jean, de sa part, deux mille francs à titre de gratification.

Le mariage fut célébré au village

des Etelles le lendemain de la fête de Saint-Nicolas.

X

M. de Jussières resta tout l'hiver à Paris; mais comme il l'avait promis à la comtesse, il vint quatre fois en cinq mois passer une semaine auprès d'elle. Dès son deuxième voyage aux Etelles, il avait annoncé à sa femme, avec une joie facile à comprendre, que la vicomtesse de Jussières ne tarderait pas à être mère.

Au commencement d'avril, le comte revint au château.

— Ma présence n'étant plus nécessaire à Paris, dit-il à la comtesse, je me suis empressé de venir vous rejoindre. Maintenant, je ne vous

quitterai plus guère ; si je suis encore forcé de m'absenter, ce sera pour le moins de temps possible.

M. de Jussières se trouva bientôt replongé dans son existence monotone. Il ne put s'empêcher de remarquer que vivre à Paris avait bien son charme. Mais s'il s'ennuya un peu les premiers jours, ce fut malgré lui. Bientôt il trouva à se distraire en allant visiter ses fermiers et en mettant les bûcherons au milieu de ses bois.

Deux mois plus tard, c'est-à-dire dans la première quinzaine de juin, deux lettres venant de Paris arrivèrent ensemble aux Etelles. Ces deux lettres étaient écrites de la main du vicomte de Jussières. L'une était adressée au comte et l'autre à la comtesse.

Le vicomte de Jussières faisait part à ses parents de l'heureuse dé-

livrance de sa femme. Sa chère Elise venait de mettre au monde un enfant superbe, bien portant. C'était un garçon. Le vœu de tous était exaucé. Il n'y avait pas une phrase, pas un mot dans ces lettres qui n'exprimât le bonheur du vicomte.

« Le baptême aura lieu, disait-il à sa mère, aussitôt qu'Elise aura retrouvé ses forces ; nous espérons que vous voudrez bien être la marraine de votre petit-fils, M. d'Avroncourt désirant en être le parrain, ce à quoi mon père a consenti. Nous vous attendrons pour le 20 courant. »

— Voyez donc ce qu'Edmond me demande, dit la comtesse en passant sa lettre à son mari.

— Je savais cela, répondit M. de Jussières.

— Il me semble, mon ami, que c'est vous qui devez être le parrain de cet enfant.

— J'y ai renoncé pour être agréable au comte d'Avroncourt.

— Ainsi il faut que j'accepte...

— Refuser est impossible.

— Je le vois bien, dit tristement la comtesse.

Et elle ajouta :

— Si seulement le baptême se faisait ici !

— C'est donc le voyage de Paris qui vous effraie?

— Je le crois, répondit-elle en essayant de sourire.

— Malheureusement, vous ne pouvez l'éviter.

La comtesse laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Eh bien? fit le comte affectueusement.

— J'irai à Paris, répondit-elle.

M. et Mme de Jussières quittèrent les Etelles le 19 au matin. Ils prirent le chemin de fer à la station la plus

rapprochée du château et arrivèrent à Paris le même jour pendant la nuit. Ils étaient attendus. Le premier étage de l'hôtel de Jussières était éclairé; il y avait de la lumière à toutes les fenêtres. Ils trouvèrent dans le salon leur fils et le comte et la comtesse d'Avroncourt.

— Madame de Jussières reçut assez froidement les compliments et les félicitations. Elle se plaignit d'une grande lassitude, s'excusa de ne pas pouvoir causer plus longtemps et se retira dans ses appartements. C'est à peine si elle remarqua avec quel goût exquis son mari les avait fait décorer; elle n'apporta pas une plus grande attention à l'ameublement, qui était complétement renouvelé. Sa chambre, cette même chambre où elle s'était trouvée si heureuse dans les premiers temps de son mariage, disposée maintenant pour

recevoir une femme de quarante ans, était toujours un nid charmant, un sanctuaire élégant, coquet, délicieux, une merveille, un rêve de femme non gâtée encore par les surprises du luxe. La comtesse y trouva une foule de souvenirs joyeux ou tristes. Elle s'assit dans un fauteuil. Ses yeux humides allèrent d'un objet à un autre, revoyant ceux-ci avec plaisir et ceux-là avec un serrement de cœur. Quand elle eut à peu près tout examiné, son regard terni se fixa à ses pieds et des larmes jaillirent de ses yeux, sources intarissables !

Cette première nuit, la comtesse dormit peu, aussi se leva-t-elle assez tard. Dès qu'elle fut habillée, elle fit demander si sa belle-fille pouvait la recevoir. La réponse ne se fit pas attendre. On vint lui dire que la

jeune mère était levée, qu'elle l'attendait.

La vicomtesse était à peu près rétablie. Déjà les fraîches couleurs de la santé reparaissaient sur ses joues. Elle accueillit la comtesse avec un visage joyeux et souriant. Le vicomte était absent ; elles purent causer tout à leur aise. La jeune femme avait espéré que la comtesse demanderait à voir l'enfant : mais, contre son attente, Mme de Jussières n'ayant pas témoigné ce désir, elle n'osa le faire apporter.

Le même jour, pour fêter le rétablissement de sa femme, le vicomte donnait un petit dîner de famille. Les invités, peu nombreux, étaient tous des parents ou des amis intimes. La comtesse avait d'abord déclaré qu'elle n'y assisterait point, prétextant un besoin absolu de calme et de solitude ; mais M. de Jussières,

qui voulait, au contraire, forcer son esprit à la distraction, parvint, à force d'instances et de prières, à lui faire accepter l'invitation du vicomte.

Bien qu'elle eût apporté sa triste mélancolie au milieu des convives, sa présence fut un bonheur pour tous. Il y avait là deux ou trois personnes qui ne l'avaient pas vue depuis qu'elle avait dit adieu au monde, et qui s'étonnaient de la retrouver aussi jeune et aussi belle. Elle se fit violence pour montrer un visage gracieux ; mais, malgré toute sa bonne volonté, elle ne put échapper à l'ennui qui, insensiblement, s'emparait d'elle.

Au dessert, la chronique parisienne, tous ces petits faits qui se passent un peu partout, devint le sujet d'une conversation générale. La comtesse, s'intéressant très-mé-

diocrement à tout ce que l'on racontait, quitta la table et sortit. Son intention était d'aller prendre un peu d'air frais sur un balcon d'où la vue s'étendait sur des parterres fleuris et des jardins ombragés de grands arbres. Pour cela, il fallait traverser plusieurs pièces.

Le hasard voulut qu'en cherchant le balcon, Mme de Jussières entrât dans la chambre de la nourrice. Un silence profond y régnait, une lumière douce l'éclairait, un épais tapis recouvrait le parquet, et des tentures de soie rose garnissaient les murs. La nourrice était assise dans un coin. En voyant la comtesse, elle se leva. Avec sa main, elle lui montra le berceau en disant à voix basse :

— Il dort.

La comtesse s'avança encore, puis elle s'arrêta étonnée, émue et resta

immobile, les yeux fixés sur le berceau. Elle ne pouvait voir la tête de l'enfant que cachait une pièce de mousseline garnie de broderies et de fines dentelles. Cependant son regard était brillant; il semblait vouloir percer le voile qui lui dérobait les traits de son petit-fils. Que se passait-il en elle? Assurément quelque chose d'étrange et de mystérieux. Elle n'osait s'approcher du berceau et une force attractive, puissante, irrésistible, l'empêchait de s'éloigner. Elle resta assez longtemps ainsi, indécise, tremblante. Enfin, comme attirée malgré elle, elle marcha vers le berceau et porta la main sur le rideau pour l'écarter. Mais, aussitôt, elle retira vivement sa main et recula jusqu'au milieu de la chambre, comme si elle eût été saisie d'un effroi subit. Cependant, la même force la ramena

encore près du berceau. Cette fois, sa main plus hardie saisit le rideau et l'ouvrit. Alors elle se pencha sur le berceau avec une avidité singulière.

Si doucement qu'elle eût écarté le rideau, elle fit faire à la barcelonnette un léger mouvement de va-et-vient. Ce mouvement réveilla l'enfant. Il ouvrit ses jolis petits yeux étonnés et se mit à sourire.

— C'est lui! s'écria la comtesse.

Et, joignant les mains, elle tomba à genoux devant le berceau.

La nourrice était debout derrière elle dans une attitude pleine de respect.

Mme de Jussières était comme transfigurée.

Cette douleur, contenue et gardée vivace pendant vingt-trois ans, venait de disparaître, de fondre comme un flocon de neige exposé aux rayons

du soleil. Ces vingt-trois ans s'effaçaient de la vie de la comtesse. Tout ce qu'ils avaient contenu de soupirs, de plaintes, de désespoir et de larmes n'était plus que le souvenir vague d'un rêve oublié; cela s'évaporait dans une ombre épaisse, lointaine. En arrière, dans le passé, la comtesse ne voyait plus à cause de l'obscurité; en avant, sous ses yeux, il y avait de la lumière, du rayonnement : un enfant! Cet enfant aux joues roses, aux yeux bleus, elle le reconnaissait, c'était le sien, c'était son premier né, celui qu'elle avait tant appelé, tant pleuré, pendant vingt-trois ans. Dieu venait de le lui rendre!

Mirage céleste! illusion divine! mystère du cœur! L'amour maternel enseveli dans le linceul d'un enfant, sort du tombeau et passe du fils au petit-fils.

La clarté se faisait autour de Mme de Jussières, tout devenait lumineux. Elle comprit que, sans le savoir, elle n'avait point rendu heureux ceux qui méritaient si bien de l'être : son mari et son fils, son fils surtout, si bon, si respectueux ! Elle l'avait dédaigné, repoussé, oublié même; elle lui avait refusé la tendresse à laquelle il avait droit. N'était-ce pas odieux ? Et pourquoi? parce qu'il vivait, lui, et que l'autre était mort! parce qu'il grandissait, devenait beau, instruit, et que l'autre était mort! Enfin, parce que l'autre étant mort, il porterait seul un beau nom, aurait seul la fortune de ses parents, et épouserait Elise d'Avroncourt, la fiancée de son frère!

Tout cela passa devant la comtesse comme une vision. C'etait horrible, monstrueux ! Elle se condamna.

— Oh ! murmura-t-elle, je les

aimerai tant, lui et son fils, qu'il oubliera mes injustices, ma cruauté!

Elle prit l'enfant dans ses bras et l'emporta en le couvrant de baisers.

On commençait à s'inquiéter de son absence, lorsqu'elle rentra dans la salle à manger avec l'enfant. Il faudrait le pinceau d'un maître pour rendre l'expression adorable de sa physionomie. C'était un mélange exquis de joie, d'humilité, d'amour et de triomphe, quelque chose de sublime!

Tous les regards fixés sur elle exprimaient l'admiration. Les bouches restaient muettes. Elle, calme et souriante, s'approcha de la jeune mère et lui donna l'enfant en disant:

— C'est notre fils; ne soyez pas jalouse si, un jour, vous vous apercevez que je l'aime trop.

Puis, se tournant vers le vicomte:

— Mon fils! mon enfant! s'écria-

t-elle en lui tendant ses bras, pardonne-moi !

Deux cris de joie s'échappaient en même temps de deux poitrines. Le vicomte de Jussières s'élança dans les bras de sa mère. Elle l'étreignit et le serra fortement contre son cœur. On aurait dit qu'elle voulait lui donner en un moment toute la tendresse et tout l'amour qu'elle tenait en réserve depuis vingt-trois ans.

LE CHASSEUR NOIR

I

L'été touchait à sa fin; les dernières fleurs s'effeuillaient. Plus de danses sous la feuillée, plus de douces rêveries, le soir, à l'ombre des grands chênes. Le rossignol se taisait, le papillon, aux ailes d'or et d'azur, ne se jouait plus parmi les roses, et les premiers souffles de l'automne bruissaient tristement dans les arbres.

C'était vers le milieu du mois de

septembre. Des nuages gris, épais, couraient dans le ciel et descendaient sur l'horizon. La nuit commençait.

Un homme, à la démarche hardie, à l'air imposant, suivait la longue avenue bordée de hêtres qui conduit au château de Wessemberg. Sa figure, mâle et pleine de fierté, disparaissait presque entièrement sous un chapeau de feutre à larges bords; ses pieds étaient chaussés de grosses bottes à revers; et son corps d'athlète se drapait dans un long manteau noir; il portait, suspendu à une bandoulière, un lourd fusil de chasse.

A le voir marcher rapidement, on aurait pu croire qu'il avait hâte d'arriver au château, dont la gigantesque silhouette, encadrée de grands arbres, qui semblaient vouloir s'élever à la hauteur des deux tours, se

dessinait sur un fond brun; mais, arrivé à environ cent pas du pont-levis, il prit un sentier à droite et continua sa marche au milieu du silence de la nuit. Après avoir décrit un demi-cercle assez prolongé, qui le ramena au pied de la principale tour du château, il s'arrêta. Pendant quelques minutes il regarda la tour crénelée avec une attention étrange; un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et il s'appuya triste et songeur contre le tronc d'un vieux hêtre.

Il resta longtemps ainsi, la tête penchée sur son sein et le regard fixe. On aurait dit une statue de marbre noir pleurant sur un tombeau. Les lumières du château s'étaient éteintes; on n'entendait plus que les grincements de fer des girouettes et les cris des oiseaux de nuit qui tournoyaient au sommet du donjon.

Bientôt minuit sonna au clocheton de la chapelle. Le voyageur releva la tête ; deux éclairs jaillirent de ses yeux et passèrent à travers la nuit, pour aller s'éteindre sur une lucarne ronde percée au flanc de la tour. Au même instant, une lumière parut à cette ouverture et illumina de ses rayons l'arbre sous lequel se tenait le voyageur.

— Enfin! murmura-t-il.

Et un sourire de triomphe glissa sur ses lèvres. Puis, arrondissant sa main autour de sa bouche, il imita à s'y méprendre, le miaulement d'un chat. C'était sans doute un signal convenu, car une figure de vieillard s'encadra aussitôt dans la lucarne. Le voyageur s'avança jusqu'au pied de la tour. Une pierre lancée par le vieillard tomba près de lui ; il la ramassa vivement, détacha un objet enveloppé dans un

morceau de toile qui y était fixé et se redressa pour envoyer un remercîment à l'homme de la tour; mais déjà la figure et la lumière avaient disparu.

Alors, croisant ses bras sur sa poitrine, l'inconnu regarda avec colère les murailles du manoir.

— L'heure de la justice et de la réparation va sonner, dit-il; l'antique demeure des nobles barons de Wessenberg a vu trop longtemps le lâche et le traître, paisible possesseur d'un bien qui n'est pas à lui. Tressaillez dans vos tombeaux, cendres des Wessenberg, soulevez les marbres qui vous couvrent : le dernier de vos fils va revenir au milieu de vous, sa main rallumera la lampe qui, depuis bientôt quinze ans, n'éclaire plus la crypte où vous dormez. Ce jour-là, moi, je serai vengé et peut-être pardonné. Vengé, car

Wilfred devra rendre compte de tous ses crimes, car sa bannière qui flotte sur ces murs, tombera dans la poussière.

En achevant ces paroles, le voyageur s'éloigna rapidement, et bientôt sa haute taille disparut dans la nuit.

II

Pénétrons à l'intérieur du château de Wessenberg. Dix heures viennent de sonner. Enveloppé d'une robe de chambre de velours rouge, le maître du logis est assis dans un large fauteuil, devant une cheminée gothique. Ses pieds, chaussés de pantoufles, sont posés sur les chenets. En véritable Allemand, il fume une grosse pipe, et une douzaine de pots de bière, les uns pleins, les

autres vides, sont placés près de lui sur une table de chêne. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, grand, sec, au regard haineux, aux mouvements brusques; son œil fauve, qui roule continuellement dans son orbite et cligne d'une façon singulière, indique la fausseté; ses cheveux roux, sa barbe inculte également rousse, donnent à sa figure jaune et osseuse une expression sauvage.

Après avoir allumé une seconde pipe, le seigneur Wilfred, — c'est le nom que porte cet homme — agita le cordon d'une sonnette placé à portée de sa main.

Un domestique parut.

— Jonas, dit le maître d'une voix rude et enrouée, appelez mes gens.

Le domestique s'inclina profondément et sortit.

Au bout de quelques minutes, le

personnel du château se trouvait devant Wilfred.

— Avez-vous accompli mes ordres? demanda-t-il en interrogeant du regard les domestiques tremblants.

— Oui, monseigneur, répondirent-ils tous ensemble.

— C'est bien. Wurtus a payé son amende de cinq thalers?

— Oui, monseigneur, répondit une voix.

— Le jeune Brower a été mis en prison?

— Oui, monseigneur, répondit une autre voix.

— Et ce vieillard arrêté pour avoir pêché dans le grand étang?

— On lui a rendu la liberté, monseigneur, son fils ayant payé pour lui l'amende de trois risdales.

— Et Franz Schonn?

— Il n'a pu payer sa redevance,

monseigneur, et, suivant vos ordres, il a été emprisonné.

— Franz Schonn, dit un vieux serviteur, qui, les yeux baissés, se tenait derrière les autres, a été malade pendant trois mois ; c'est ce qui l'a arriéré. Franz est un brave et digne homme, le soutien de sa mère infirme et d'une pauvre orpheline que sa femme avait recueillie. Si on lui ôte le moyen de travailler, comment les deux créatures qu'il aime vivront-elles ? Si j'osais demander à monseigneur la liberté de Franz ?

— Assez, Hubert, interrompit Wilfred en lançant au vieillard un regard foudroyant ; depuis quand ose-t-on s'élever contre ma volonté ? Rappelle-toi que je t'ai gardé ici par pitié et pour que tu me serves fidèlement comme tu as servi tes anciens maîtres.

Le vieux serviteur courba la tête ;

sa figure douce, empreinte de bonhomie, exprima une tristese profonde.

Hubert était âgé de soixante-douze ans; il avait guerroyé dans sa jeunesse et, dans un combat, sauvé la vie au baron de Wessenberg, son capitaine. Lorsque le baron quitta le service pour jouir des dernières années de sa vie près d'une épouse aimée et de son fils unique, il se souvint du soldat à qui il devait de vivre encore; il l'amena avec lui au château et le fit son intendant. Hubert, dans ses fonctions, donna mille preuves de sa fidélité et de son dévoûment; aussi, plus tard, lorsque son protecteur mourut, le jeune baron conserva près de lui l'intendant de son père, à qui il accorda toute sa confiance.

Enfin, quand le jeune seigneur, frappé par le malheur, fut violem-

ment arraché à sa vie paisible et que Wilfred entra en maître à Wessenberg, Hubert fut encore gardé au château, non plus comme intendant, mais comme un homme nécessaire, car nul ne connaissait aussi bien que lui le rapport des immenses propriétés de la baronnie.

Hubert, qui avait compté finir ses jours au château, au service de son maître, accepta sa nouvelle condition, plutôt par habitude que pour servir le nouveau seigneur. Du reste, Wessenberg était la vie de ce brave homme ; son parc magnifique, ses belles prairies et ses grands bois, étaient pour Hubert l'oasis dans un coin du désert.

Un silence de quelques secondes avait succédé aux paroles sévères adressées par Wilfred à l'ex-intendant.

— Je sais ce que je voulais savoir,

dit le maître, retirez-vous ; Gaspard, reste.

Gaspard était le confident de Wilfred ; c'était un homme méchant, la terreur des autres serviteurs, sur lesquels il exerçait une surveillance tyrannique ; naturellement ils le détestaient. Cruel envers ceux qu'il savait trop faibles pour lui répondre, il devenait lâche devant les autres ; avec son maître il descendait jusqu'à la bassesse. Il passait pour le premier tireur du pays, et Wilfred, qui aimait passionnément la chasse, en avait fait son capitaine des chasses.

Quand les autres domestiques furent sortis, Gaspard, sur un signe de son maître, vint s'asseoir près de lui.

— Eh bien ! Gaspard, dit Wilfred, renversant sa tête sur le dos de son fauteuil ; qu'y a-t-il de nouveau ?

Que dit-on de moi ? mes paysans sont-ils contents?

— En pouvez-vous douter, monseigneur ; n'êtes-vous pas le meilleur des maîtres ? Votre sagesse, votre bonté et votre justice vous font bénir. Les barons de Wessenberg sont oubliés, et notre désir à tous est de vous voir prendre le nom de Wilfred-Wessenberg.

— Oui, je porterai ce titre, reprit Wilfred en souriant avec satisfaction, je l'obtiendrai sûrement du prince. Mais j'ai voulu, avant de contenter mon ambition, faire oublier le dernier des Wessenberg.

— Vous avez réussi, monseigneur.

— C'est vrai ; mais j'ai encore une crainte.

— Vous, monseigneur ?

— Le baron peut sortir de prison.

— Croyez-vous qu'il en percera les murs ? fit Gaspard en riant.

— Ma crainte, je le sais, est insensée, car il est à jamais perdu dans l'esprit du prince ; cependant je ne puis éloigner de moi certaines terreurs. Plusieurs fois, dans la nuit, j'ai eu des visions étranges. Le baron m'apparaît traînant derrière lui de lourdes chaînes ; ses yeux hagards me lancent des flammes au visage ; sa main lourde, une main de cadavre, se pose sur ma tête, et j'ai froid par tout le corps ; un bloc de granit semble peser sur ma poitrine, ma respiration s'arrête et un horrible bruit de fer déchire mes oreilles.

— Cela prouve, monseigneur, la bonté de votre âme ; vous plaignez le prisonnier et vous avez pitié de ses souffrances.

— Tu as sans doute raison, Gaspard; j'ai tort de m'attrister au souvenir du baron. Maintenant, dis-

moi, a-t-on enfin découvert cet audacieux chasseur qui, depuis quelque temps, semble vouloir dépeupler mes forêts?

A cette question, Gaspard fit un bond comme s'il eût été poussé par un ressort et se trouva debout; l'effroi se peignit sur son visage.

— Eh bien? fit Wilfred qui attendait une réponse.

— Non, répondit enfin Gaspard.

— Et son nom, le sait-on?

— C'est... c'est le Chasseur noir.

— Le Chasseur noir! qu'est-ce que le Chasseur noir? J'en entends parler depuis longtemps. Qu'on se saisisse de lui, qu'on me l'amène; je le ferai pendre à la flèche de la tourelle.

En prononçant ces paroles, Wilfred s'était levé et se promenait à grands pas dans la salle en proie à

un violent accès de colère. Au bout d'un instant, il s'arrêta devant Gaspard :

— Parle, lui dit-il; pourquoi le Chasseur noir n'est-il pas encore en ma puissance? Serais-tu peureux?

Et ses yeux injectés de sang, lancèrent sur Gaspard un regard qui le fit frissonner.

— Pardon, monseigneur, balbutia-t-il, mais...

— Mais... Parle, te dis-je.

— On ne peut se saisir de lui ; c'est un être surnaturel qu'on ne rencontre nulle part. On dit qu'il a l'enfer à ses ordres.

— Et tu crois à tous ces contes absurdes ?

— Je l'ai vu, monseigneur ; c'est le diable en personne.

— Ah ! tu l'as vu, alors je le verrai aussi, moi, s'écria Wilfred. On ne le trouve nulle part ? Eh

bien ! moi, je le trouverai. Demain, au point du jour, tiens-toi prêt avec nos chasseurs, je veux chasser dans la forêt.

Gaspard sortit.

La colère de Wilfred se calma peu à peu ; il se plongea de nouveau dans son fauteuil, avala un pot de bière d'un seul trait et se remit froidement à fumer sa pipe, en songeant que le lendemain, sans doute, il aurait la joie de faire pendre l'insolent braconnier.

III

Le château de Wessenberg est assis au flanc d'un coteau couronné d'arbres géants. Dans l'immense vallée qu'il domine et semble protéger, une douzaine de villages et

autant de châteaux apparaissent de loin comme d'énormes taches d'encre dans la verdure. Cependant tous les paysages sont riants et pittoresques. En contemplant les grands bois qui bleuissent sous les yeux et semblent finir où le ciel paraît s'abaisser, on éprouve quelque chose de doux et de triste à la fois, un sentiment d'admiration profonde qui élève l'âme et fait songer à l'éternité.

Le village de Wessenberg est bâti au pied du château ; les maisons sont plantées, sans ordre, à droite et à gauche ; mais, par une disposition assez singulière, toutes regardent le château, comme pour témoigner qu'elles reconnaissent son autorité.

Une seule habitation, éloignée des autres d'environ un demi-kilomètre, n'est point soumise à cette règle

bizarre : sa façade est tournée vers le soleil levant. Un petit ruisseau qui jase en courant sur son lit de sable fin, baigne la haie de son verger, planté d'arbres à fruits. Cette jolie maisonnette était habitée, à l'époque de ce récit, par Franz Schonn, cet homme dont l'ex-intendant a plaidé la cause. Au temps des barons de Wessenberg, c'était le logement affecté au premier garde-chasse. Franz occupait alors une modeste maison au centre du village. Bon travailleur, courageux, doux et patient, Franz supportait sans se plaindre sa triste condition.

Il avait placé son bonheur et toutes ses joies sur les têtes de deux êtres bien chers, sa femme et sa vieille mère aveugle. Pour elles, il ne sentait point la fatigue du travail : dans l'accomplissement du devoir il trouvait sa force. Sa

femme, du reste, le récompensait grandement; elle partageait l'affection dévouée de son cœur entre sa mère et lui. Économe et bonne ménagère, elle apportait dans tout un ordre intelligent, et malgré leurs faibles ressources, elle était parvenue à faire entrer dans le ménage une certaine aisance.

Mais cette existence presque heureuse ne tarda pas à changer lorsque Wilfred arriva à Wessenberg. Soumis à son autorité despotique, les vassaux furent obligés de doubler les heures de travail pour répondre à de dures exigences; ils souffrirent sans se plaindre, comprenant trop bien qu'avec un maître comme Wilfred, les réclamations seraient vaines.

Un soir, à une heure assez avancée de la nuit, la porte de la maison de Franz s'ouvrit et se referma dou-

cement sur un étranger, enveloppé mystérieusement dans un ample manteau noir.

— Franz, dit l'inconnu en posant sur les genoux de la jeune femme une petite fille de deux à trois ans, tu es un honnête homme, un brave cœur; tu n'as pas d'enfant, adopte cette petite fille et élève-la comme si elle était la tienne. Un jour tu seras récompensé de tout le bien que tu lui feras; elle deviendra la joie et la fortune de ta maison.

— Seigneur, répondit Franz au comble de la surprise, je le ferais volontiers; mais comment élèverions-nous cette enfant? nous sommes si malheureux!... Pardonnez-moi si je refuse, monseigneur, mais je croirais mal agir en acceptant, car je vouerais votre fille à la misère.

— Tu as une belle âme, Franz,

mais rassure-toi et éloigne tes scrupules; prends cette bourse, elle est pleine de ducats.

— C'est trop, beaucoup trop! s'écria Franz, je ne saurais que faire de tout cet or.

— Écoute, reprit l'étranger, la maison du garde est à vendre, achète-la avec les quelques pièces de terre qui en dépendent, cela diminuera ton trésor. Le reste servira à élever l'enfant. Acceptes-tu? ajouta-t-il après un moment de silence.

— Oui, répondit Franz.

— Bien! Sois pour cette enfant un père. C'est un dépôt précieux et sacré que je te confie; veille sur lui.

— Comment l'appellerons-nous? demanda Franz.

— Marthe est son nom. Pour le moment elle n'en a pas d'autre.

Pendant que les deux hommes échangeaient ces paroles, que l'aveu-

gle écoutait avec curiosité, la petite Marthe jouait avec les boucles de cheveux de la jeune femme.

L'étranger considéra un instant ce tableau avec attendrissement, puis, se penchant vers l'enfant, il l'embrassa sur le front et se dirigea vers la porte.

— Franz, dit-il avant de sortir, tu me reverras encore une fois, le jour où je viendrai te réclamer le dépôt que je te confie.

Franz s'était levé pour reconduire le mystérieux inconnu; mais celui-ci sortit vivement en fermant la porte sur lui.

Franz revint près de sa femme et regarda la petite Marthe avec tendresse. La paternité commençait pour lui.

— Nous l'aimerons bien, n'est-ce pas, Franz? dit la femme.

— Oui, nous l'aimerons.

Et il embrassa l'enfant sur ses joues roses.

— Les bénédictions du ciel descendent dans ta maison, mon fils, dit gravement l'aveugle.

Comme si elle eût compris ces paroles, Marthe ouvrit ses petits bras et les tendit à l'aveugle. La vieille femme, à qui sa bru porta l'enfant en lui disant le geste qu'elle venait de faire, la serra sur son cœur en pleurant.

— C'est un ange! s'écria la femme de Franz.

Quant à lui, l'émotion l'empêchait de parler.

Quelques jours après, Franz acheta la maison du garde et s'y installa avec sa famille.

Comme l'avait dit l'inconnu, Marthe devint la joie de la maison.

A mesure qu'elle avança en âge, les vertus de la jeune fille succédè-

rent aux grâces de l'enfant. Sa tendresse pour ses parents d'adoption était toute filiale. Elle devint l'enfant chérie de la vieille aveugle, qui voulait l'avoir constamment près d'elle.

De son côté, Marthe aimait la société de la vieille femme, qui l'intéressait en lui racontant les vieilles légendes du pays. Quand elle fut assez grande pour diriger les pas de l'aveugle, elle ne permit plus ni à Franz ni à sa femme de la conduire.

— J'ai maintenant deux anges gardiens, disait la bonne vieille femme : celui du bon Dieu et Marthe.

Elle ne se trompait pas, car Marthe avait pour elle toutes sortes d'attentions délicates et de soins empressés.

A dix-sept ans, Marthe était la ravissante jeune fille que rêvent les

poètes, la Clarisse de Richardson, la Marguerite créée par Gœthe. Ses cheveux blonds, longs et bouclés, rappelaient ceux d'une Vierge de Raphaël. Le fin profil de son visage, ses yeux bleus, limpides et doux, voilés à demi par de longs cils, faisaient songer à ces anges et à ces saintes que fra Angelico de Fiesole cherchait dans le ciel.

Depuis quelques années que Franz était devenu veuf, la jeune fille remplaçait sa femme dans les soins du ménage.

Comme nous l'avons dit plus haut, une maladie avait condamné Franz à un repos forcé de plusieurs mois, et, à peine rétabli, le justicier du châtelain venait de le jeter dans un cachot.

Le lendemain de son arrestation, sa vieille mère pleurait, accroupie devant l'âtre sans feu, le visage

caché dans ses mains amaigries. Marthe, à genoux près d'elle, tâchait vainement de la consoler.

— Ils me l'ont pris, mon Franz, disait la pauvre mère. Ah! ce Wilfred n'a point d'âme! Mais il est père aussi, Dieu le punira.

— Mère, calmez-vous, Franz vous sera rendu, dit Marthe en essuyant les larmes de l'aveugle.

— Tu ne connais pas Wilfred, mon enfant : rien n'égale sa cruauté; c'est lui qui a perdu notre bon seigneur de Wessenberg; il me tuera aussi mon fils.

Et la voix de la bonne femme fut étouffée par un sanglot.

Tout à coup Marthe se redressa; son visage rayonnait. Une idée, une lueur d'espoir venait de passer dans sa tête.

— J'aurai sa grâce! s'écria-t-elle; Franz vous sera rendu, mère!

— Que veux-tu dire?

— Je vais aller au château; je verrai Mademoiselle Thérèse et lui parlerai de vous. Elle a à peu près mon âge, mes pleurs l'attendriront et elle aura pitié de nous.

L'aveugle secoua tristement la tête.

— Le cœur de la fille ne doit pas être meilleur que celui du père, dit-elle.

— Espérons, mère, reprit Marthe. Quelque chose me dit que je réussirai.

— Que le ciel le veuille et qu'il te protége, chère enfant!

Marthe s'enveloppa dans un châle de laine, se coiffa d'un bonnet de velours noir et sortit.

Mlle Thérèse pouvait avoir une année de moins que Marthe. Ses cheveux avaient la couleur de ceux de son père, son front était bas et

ses yeux petits et louches, ce qui leur donnait une expression méchante. Elle ne riait jamais de bon cœur; parfois, pourtant, un sourire qui ressemblait à une grimace, écartait ses deux lèvres en les ridant, pour laisser voir deux rangées de dents larges et jaunâtres. Telle était avec beaucoup d'orgueil, beaucoup de vanité et un caractère bizarre et capricieux, la noble demoiselle Thérèse de Wilfred, châtelaine de Wessenberg.

Elle changeait cinq ou six fois de toilette dans une journée, passait des heures entières à s'admirer dans une glace, et le reste de son temps à maltraiter ceux qui la servaient.

Elle n'aimait ni la lecture ni le travail; la paresse était son idole.

Nonchalamment étendue dans un moelleux fauteuil, elle caressait de la main le dos d'un petit épagneul

blanc qui sommeillait sur ses genoux.

Une femme de chambre entra dans l'appartement.

L'épagneul dressa les oreilles et gronda sourdement.

— Mademoiselle, c'est une jeune fille du village qui demande à vous parler, dit la femme de chambre.

— Une paysanne! fit Thérèse avec mépris sans changer de position.

— Puis-je l'introduire, mademoiselle?

— Non, je ne me dérange pas pour si peu.

Puis, se ravisant, elle ajouta :

— Oui, faites-la entrer.

La femme de chambre sortit et revint au bout d'un instant, conduisant Marthe.

Le chien fit entendre un nouveau grondement et montra ses dents

blanches et pointues à la jeune fille.

— Taisez-vous, Zerbin, lui dit sa maîtresse en le câlinant.

Et, s'adressant à Marthe :

— Que me voulez-vous? ajouta-t-elle.

Le ton rude dont ces paroles furent prononcées, fit venir les larmes aux yeux de la pauvre enfant. Elle s'avança tremblante et les yeux baissés.

— Franz Schonn, mon père adoptif, a été mis en prison par ordre de monseigneur votre père, mademoiselle, dit-elle de sa voix douce et touchante. Ah! soyez bonne, soyez généreuse ; vous obtiendrez facilement un délai pour le payement de ce qu'il doit, et il sera mis en liberté. Vous serez récompensée par le bonheur que vous aurez rendu à sa mère aveugle.

Thérèse fit un mouvement d'impatience.

— Si vous saviez combien elle est malheureuse! ajouta Marthe.

— Je ne connais pas Franz Schonn, dit Thérèse : tant pis pour lui s'il a mérité la colère de mon père; c'est sa faute.

— Sa faute! mademoiselle, oh non! croyez-le.

— Voulez-vous dire que votre seigneur est injuste?

— Je ne dis pas cela, mademoiselle; cependant...

— Que Franz Schonn acquitte sa dette et il sera libre.

— Comment voulez-vous qu'il fasse?

— Cela ne me regarde point.

En disant ces paroles, Thérèse s'agita dans son fauteuil et tourna le dos à la suppliante. L'épagneul, qui semblait partager les sentiments de sa maîtresse pour Marthe, s'élança sur le parquet, courut à la

jeune fille et la mordit à la jambe.

Marthe jeta un cri de douleur, et, en reculant brusquement, elle marcha sur la patte du chien, qui se mit à pousser des plaintes affreuses.

Thérèse, pourpre de colère, bondit au milieu de la salle.

— Petite misérable! s'écria-t-elle en s'avançant furieuse vers Marthe, vous avez battu Zerbin. Sortez à l'instant, ou je vous fais jeter dehors par mes valets.

La pauvre enfant s'éloigna en adressant à la noble demoiselle un regard de douloureux reproche.

Elle sortit du château triste et désespérée, et reprit en pleurant le chemin de la chaumière. Mais au bout d'un instant, les jambes lui manquèrent, et elle fut forcée de s'asseoir sur une pierre au bord de la route.

Pauvre Marthe ! elle sanglotait,

le visage caché dans ses mains. Elle avait eu un espoir, et cet espoir venait d'être déçu. Qu'allait-elle faire? Qu'allait devenir la pauvre aveugle?

Tout à coup, le bruit des pas de plusieurs chevaux frappa son oreille. Elle releva vivement la tête. Plusieurs cavaliers se trouvaient en face d'elle.

Celui qui paraissait être le chef de la troupe — un tout jeune homme — ayant vu les pleurs de Marthe, mit aussitôt pied à terre et s'approcha d'elle avec bonté.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il.

Marthe raconta l'arrestation de Franz, la douleur de sa mère et sa démarche inutile auprès de Thérèse.

— Quelle est donc la somme que doit votre père? demanda le jeune homme.

— Cinq ducats, monseigneur, répondit Marthe.

— Les voici, dit le cavalier.

Et il tendit sa bourse à la jeune fille. Puis, sans attendre qu'elle le remerciât, il rejoignit ses compagnons et se remit en selle.

— Comment trouvez-vous cette jeune fille, comte? demanda le jeune homme après un temps de galop, au cavalier qui marchait près de lui.

— Elle porte sur son visage une empreinte de noblesse et de vertu qui rehausse son incomparable beauté.

— C'est en effet la plus charmante personne que j'aie jamais vue ; elle ne serait pas déplacée à la cour.

Marthe se hâta de rejoindre l'aveugle. Le soir même elle paya les cinq ducats dus par Franz, et, une heure après, sa mère le pressait sur son cœur.

IV

L'aurore blanchissait l'horizon ; à l'orient, les nuages se coloraient : le soleil allait se lever.

Une douzaine d'hommes en costume de chasse, à cheval et armés, se trouvaient réunis dans la cour du château de Wessenberg, attendant les ordres de Gaspard.

— Nous chassons aujourd'hui dans la forêt des aulnes, dit l'un de ces hommes.

— Oui, répondit un autre, mais les pièces y deviennent rares.

— Le Chasseur noir leur fait une rude guerre, reprit un troisième.

— Si j'en crois quelques paroles échappées à Gaspard, dit le plus âgé de la troupe, nous n'allons pas

seulement courir le cerf aujourd'hui, mais aussi le Chasseur noir.

— Le Chasseur noir! répétèrent plusieurs voix.

— Oui, il paraît que le maître veut lui-même le forcer jusque dans son repaire.

— Est-ce possible? Voilà une folie que nous pourrons payer cher.

— Silence! dit une voix, voici monseigneur.

Wilfred, en effet, monté sur un magnifique cheval bai-pommelé, venait de paraître dans la cour, suivi de Gaspard.

Ce dernier se mit à la tête des chasseurs et donna le signal du départ.

A une demi-lieue du château les cavaliers rencontrèrent d'autres chasseurs qui conduisaient la meute, quarante chiens environ.

Quand on eut pénétré dans l'in-

térieur de la forêt, Gaspard fit arrêter ses hommes et leur donna différents ordres. Bientôt les chiens s'élancèrent en aboyant dans les fourrés; les chasseurs se dispersèrent et la chasse commença. Dix minutes après, les cris de la meute annoncèrent une découverte; les sons du cor retentirent de toutes parts; le cerf était lancé.

Dans toutes les chasses, Wilfred se réservait l'honneur de tirer le premier coup de fusil, et chaque chasseur attendait, comme un signal, le feu du seigneur.

Wilfred s'était porté vers un endroit désigné par Gaspard, où le cerf devait passer. En effet, les aboiements des chiens se rapprochèrent insensiblement de cette partie de la forêt, et bientôt la bête bondit dans une large clairière. Wilfred la mit en joue; il allait tirer lorsque deux

détonations se firent entendre. Le cerf fit un bond énorme et roula sur l'herbe, qu'il teignit de son sang.

Wilfred poussa un cri de colère et s'élança vers l'endroit où devait se cacher l'audacieux chasseur.

Un éclat de rire sardonique retentit à deux pas de lui, et il se trouva en présence d'un homme de haute taille qui, appuyé sur le canon de son fusil, le regardait d'une façon étrange.

— Qui es-tu? lui demanda Wilfred d'un ton impérieux.

— Je suis l'ami du seigneur de Wessenberg, répondit le chasseur d'une voix railleuse.

— Tu mens! s'écria Wilfred, je suis le seigneur de Wessenberg, et je ne te connais pas.

— Allons donc! Wilfred, tu me connais très-bien.

— Quel est ton nom?

— J'en ai plusieurs; mais tout le monde m'appelle le Chasseur noir.

— Le Chasseur noir! s'écria Wilfred, ne pouvant se défendre d'un sentiment de terreur; ah! je te rencontre enfin; tu ne m'échapperas pas.

Il prit un pistolet pendu à sa ceinture et déchargea les deux coups sur le chasseur.

Un rire strident répondit à cette attaque. Wilfred se sentit saisir par une jambe, son cheval se déroba sous lui, et il tomba lourdement sur le sol.

Le Chasseur noir fit briller un poignard au-dessus de sa tête.

— Grâce, grâce! cria Wilfred, tremblant de tous ses membres.

— Oui, grâce, car ton heure n'est pas encore venue. Nous nous reverrons bientôt, Wilfred; nous avons

un vieux compte à régler ensemble.

En achevant ces paroles, le Chasseur noir s'enfonça dans le taillis et disparut.

Gaspard et les autres chasseurs arrivaient en ce moment près de Wilfred. Ils l'aidèrent à remonter à cheval.

Wilfred, sombre, la figure bouleversée, donna l'ordre de retourner au château. Il ne dit pas un mot de sa rencontre avec le Chasseur noir.

V

Quinze jours se sont écoulés. La figure de Wilfred est devenue plus jaune encore, et ses yeux fauves ont des mouvements plus rapides. Des rêves effrayants troublent son sommeil; il pousse, parfois, des cris af-

freux et se tord comme un damné dans sa rage impuissante. Il ne voit personne; Gaspard lui-même ose à peine lui parler. Des remords déchirent l'âme du seigneur Wilfred.

Le jour touchait à sa fin. Franz Schoon, assis devant le feu entre sa mère et Marthe, se reposait des travaux de la journée, écoutant une lecture que faisait la jeune fille. L'aveugle, suspendue en quelque sorte aux lèvres de Marthe, ne perdait pas un mot de l'intéressante lecture. Franz était soucieux; il regardait la jeune fille avec une tristesse indéfinissable. Deux larmes qu'il ne put retenir, s'échappèrent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues.

Marthe, qui l'observait depuis quelques instants, vit ces deux larmes et cessa de lire aussitôt.

— Qu'as-tu, père? dit-elle. Pour-

quoi es-tu triste ce soir? Dis-nous tes chagrins.

Franz étouffa un soupir.

— Qu'y a-t-il, Marthe? demanda l'aveugle, qui ne comprenait rien à cette scène.

— Franz est triste, bonne mère, il nous cache quelque chose.

— Est-ce vrai, mon fils?

— Oui, mère, je suis triste. Marthe va nous quitter.

— Marthe nous quitter!... s'écria l'aveugle.

La jeune fille regardait Franz avec étonnement.

— Il le faut, répondit Franz; Marthe est un dépôt qui m'a été confié et que l'on me réclame.

— Tu as donc revu l'homme noir? demanda l'aveugle.

— Je l'ai revu. « Marthe, m'a-t-il dit, va bientôt quitter ses habits de paysanne; son père va lui être

rendu. Qu'elle vienne ce soir, seule, à dix heures, au carrefour de la Croix, j'y serai. Demain, avant que le soleil se couche, elle embrassera son père. »

— Ciel! s'écria l'aveugle, voilà la demie de huit heures qui sonne.

— Dans deux heures, Marthe ne sera plus notre fille, dit Franz en pleurant.

— Je veux toujours l'être, entends-tu, Franz? dit la jeune fille en entourant de ses bras le cou de son père adoptif.

— Tu n'iras pas au carrefour de la Croix, n'est-ce pas, Marthe? demanda l'aveugle.

— Mère, il le faut, reprit Franz. Songez qu'il s'agit du bonheur de Marthe.

— Que vais-je devenir sans mon ange gardien? s'écria la pauvre femme.

Marthe l'embrassa.

— Je reviendrai avec mon père, dit-elle ; alors nous serons trois pour vous aimer.

— Cœur d'or ! murmura l'aveugle. Et dire qu'on va nous la prendre, peut-être pour toujours !

— Marthe, mon enfant, auras-tu le courage d'aller seule jusqu'au carrefour de la Croix ? demanda Franz.

— C'est pour revoir mon père, répondit la jeune fille.

Franz lui fit mettre ses plus beaux habits, et elle se couvrit d'une longue pelisse de laine pour se garantir du froid.

Je renonce à vous dire la scène qui eut lieu au moment des adieux.

Dix heures sonnèrent à l'horloge du château. Marthe quitta ses amis. Franz la suivit des yeux aussi loin qu'il put l'apercevoir, et revint

rendu. Qu'elle vienne ce soir, seule, à dix heures, au carrefour de la Croix, j'y serai. Demain, avant que le soleil se couche, elle embrassera son père. »

— Ciel! s'écria l'aveugle, voilà la demie de huit heures qui sonne.

— Dans deux heures, Marthe ne sera plus notre fille, dit Franz en pleurant.

— Je veux toujours l'être, entends-tu, Franz? dit la jeune fille en entourant de ses bras le cou de son père adoptif.

— Tu n'iras pas au carrefour de la Croix, n'est-ce pas, Marthe? demanda l'aveugle.

— Mère, il le faut, reprit Franz. Songez qu'il s'agit du bonheur de Marthe.

— Que vais-je devenir sans mon ange gardien? s'écria la pauvre femme.

Marthe l'embrassa.

— Je reviendrai avec mon père, dit-elle ; alors nous serons trois pour vous aimer.

— Cœur d'or! murmura l'aveugle. Et dire qu'on va nous la prendre, peut-être pour toujours!

— Marthe, mon enfant, auras-tu le courage d'aller seule jusqu'au carrefour de la Croix? demanda Franz.

— C'est pour revoir mon père, répondit la jeune fille.

Franz lui fit mettre ses plus beaux habits, et elle se couvrit d'une longue pelisse de laine pour se garantir du froid.

Je renonce à vous dire la scène qui eut lieu au moment des adieux.

Dix heures sonnèrent à l'horloge du château. Marthe quitta ses amis. Franz la suivit des yeux aussi loin qu'il put l'apercevoir, et revint

s'asseoir triste et silencieux près de sa mère.

Le carrefour de la Croix n'était pas très-éloigné de la maison de Franz; Marthe eut bientôt franchi cette distance. Un homme l'attendait, debout au pied de la croix. Il s'avança devant elle et la salua avec les marques d'un profond respect.

— C'est vous, monsieur, qui devez me conduire près de mon père? dit Marthe. Partons, partons vite.

— Demain vous l'embrasserez, je vous le promets, répondit l'inconnu.

Il frappa deux fois dans ses mains, et une berline, attelée de deux chevaux vigoureux, s'avança au milieu du carrefour.

— Veuillez entrer, mademoiselle, dit l'inconnu en ouvrant la portière.

Puis, ayant donné un ordre au cocher, qui n'était autre qu'Hubert,

l'ex-intendant de Wessenberg, il prit place à côté de la jeune fille, et la voiture roula sur la route.

Il était quatre heures du matin lorsque les voyageurs s'arrêtèrent.

— Nous sommes arrivés, dit l'inconnu à la jeune fille. Vous venez d'entrer dans la ville de Meningen, capitale du grand-duché de Saxe Meningen-Hildburghausen.

Il mit pied à terre, aida Marthe à descendre, et frappa à la porte d'une maison de modeste apparence. Une femme âgée, qui semblait entièrement dévouée à l'inconnu, vint les recevoir.

Une chambre avait été préparée pour Marthe. La jeune fille s'y installa, mais elle ne voulut point se coucher.

— Je ne saurais dormir, dit-elle, avant de savoir où est mon père et avant de l'avoir embrassé.

Pourtant, après avoir pris quelque nourriture devant un bon feu qu'alluma l'hôtesse, elle s'endormit dans un fauteuil.

VI

Le soleil était levé depuis longtemps lorsque le protecteur inconnu de Marthe entra dans sa chambre. Elle venait de se réveiller. Sa charmante figure ne portait plus aucune trace de fatigue ; seulement on y lisait une légère inquiétude : la jeune fille éprouvait peut-être quelque crainte en se voyant, pour la première fois, loin de ceux qui l'aimaient, au milieu de gens qu'elle ne connaissait point et dont les attentions pouvaient cacher un piége. Cependant la figure sévère et digne

de son compagnon de route la rassurait.

Après lui avoir demandé comment elle avait passé la nuit, l'inconnu prit un siége et s'assit près d'elle.

Pendant quelques minutes, il la considéra avec une attention toute paternelle.

— Marthe, dit-il enfin, le moment de savoir qui vous êtes est arrivé. Bientôt vous me connaîtrez moi-même et vous saurez d'où vient le vif intérêt que je vous porte depuis votre enfance.

Marthe fixait sur l'inconnu ses grands yeux surpris.

— Vous êtes, continua-t-il, la fille unique du baron Ulric de Wessenberg.

Marthe poussa un cri de naïf étonnement.

— Oui, Marthe, vous êtes née dans le château de Wessenberg où,

dernièrement, on vous a fait subir une cruelle humiliation. Mais l'heure de la justice est venue, les méchants porteront la peine de leurs crimes et verront le triomphe des bons.

Ecoutez :

« Il y a vingt ans, une des plus anciennes et des plus illustres familles d'Allemagne déplorait les égarements d'un de ses membres, jeune homme qui avait cependant beaucoup promis pour l'avenir. Il s'était lié intimement avec quelques jeunes gens de son âge déjà flétris par les passions. Bientôt, tout ce qu'il y avait de bon en lui n'exista plus; il avait oublié ce qu'il devait à sa famille, à son nom. Sa bonne mère, qui l'aimait, mourut de désespoir, mais, étourdi par le bruit des fêtes, il ne donna pas une larme au souvenir de celle qui avait bercé

ses premières journées. Il ne s'aperçut pas non plus que la vieillesse avait, en quelques mois, creusé des rides profondes sur le visage de son père et blanchi ses cheveux. Il se plongeait de plus en plus dans cette vie de désordres où il ne devait pas tarder à engloutir l'héritage de ses pères. Tant que ses ressources durèrent, il en usa largement avec ses amis, et, le jour où il leur annonça qu'il avait tout dévoré, ils lui rirent au nez.

« — Nous t'avons aidé, dirent-ils, à dissiper ta fortune; tu n'as plus un ducat, sois des nôtres. Bientôt tu sauras tous nos secrets et tu rouleras sur l'or.

« Le malheureux accepta. Il redevint riche, il brilla de nouveau; mais à quel prix, grand Dieu! en perdant l'honneur! Il trichait au jeu!...

« Un de ses amis, son mauvais génie, sans doute, avec lequel il s'était lié plus étroitement qu'avec les autres, lui dit un jour :

« — J'ai trouvé le moyen de nous procurer assez d'or pour vivre pendant deux ans et éclipser par notre luxe les plus riches de la ville.

« Et il développa un plan conçu avec une habileté infernale. Il s'agissait de pénétrer pendant la nuit dans le château de Wessenberg et d'en enlever d'immenses richesses, dont il connaissait l'existence. Le jeune homme essaya de repousser cet abominable projet; mais sa faiblesse le laissa encore une fois entraîner, il promit de participer au vol.

« Or, une nuit, les deux coupables pénétrèrent dans le château. Un premier meuble fut forcé; il contenait divers papiers, dont ils

s'emparèrent. Comme ils se disposaient à continuer leurs recherches, la salle où ils se trouvaient fut subitement envahie par plusieurs hommes armés.

« Le premier coupable parvint à s'échapper; le second fut arrêté et enfermé dans une chambre. Le jour venu, on le fit sortir de sa prison pour le conduire devant le baron de Wessenberg, qui voulait l'interroger avant de le livrer à la justice. Vous étiez là, Marthe, votre nourrice vous tenait dans ses bras; alors vous pouviez avoir deux ou trois ans. Votre mère était morte en vous donnant le jour, et le baron, qui l'adorait, avait reporté sur vous toutes ses affections.

« — Votre nom? demanda le baron au jeune homme d'une voix sévère.

« — Mon nom, je ne puis vous le

dire, monsieur, c'est celui d'une noble famille; je suis un misérable, je l'ai déshonoré.

« — Celui qui déshonore le nom qu'il porte n'est pas digne de vivre; mais il ne m'appartient pas de vous juger, je vais vous faire conduire à la prison de Méningen.

« — Grâce pour mon nom! s'écria le jeune homme, grâce pour les cheveux blancs de mon père! Il ne survivrait pas à sa honte; il mourrait en me maudissant.

« La figure du baron restait impassible.

« — Ah ! monsieur, continua le jeune homme, je vous jure d'expier les fautes de ma vie passée, mais ne me perdez pas. Grâce pour le repos de mon vieux père !

« — Vous ne méritez aucune pitié, monsieur, dit le baron; Hubert,

ajouta-t-il, vous conduirez ce malfaiteur à la ville.

« En entendant cet arrêt, le jeune homme comprit qu'il était perdu ; les premières larmes qu'il eût versées depuis longtemps mouillèrent ses joues.

« — Papa, il pleure, dit la petite Marthe de sa voix enfantine.

« Puis, joignant ses mains mignonnes et regardant son père avec une expression de touchante prière, elle s'écria :

« — Grâce! papa, il ne le fera plus.

« Le baron prit l'enfant dans ses bras et la couvrit de baisers. Il était attendri.

« — Allez, monsieur, dit-il au jeune homme, vous êtes libre. Rentrez dans le chemin de l'honneur et faites que je ne me repente pas un jour d'avoir cédé à l'innocente prière de cette enfant.

« — Le repentir est en moi, répondit le gracié. Votre petit ange m'a ramené à la pensée du bien ; je lui devrai de ne pas mourir criminel. Oh ! je jure de lui consacrer ma vie !...

« Vous avez sans doute reconnu celui dont je vous ai esquissé l'histoire, continua l'inconnu : c'est moi. J'ai été fidèle à mon serment : depuis le jour où vous m'avez sauvé de la honte, je veille sur vous. Quand votre père fut emprisonné sous la prévention d'un crime de haute trahison, vous étiez chez votre nourrice ; j'appris que cette femme, tentée par l'appât d'une récompense, songeait à vous livrer aux ennemis de votre père. Alors je vous enlevai pendant la nuit et vous portai à Franz Schonn, que je connaissais de réputation et qui vous adopta. Depuis, j'ai toujours habité dans

les environs de Wessenberg, autant pour vous protéger que pour ne pas perdre de vue Wilfred. Vous savez le nom que me donnent les paysans. A ce nom, chère Marthe, vous avez frissonné plus d'une fois. Enfin, je suis le Chasseur noir. »

En achevant ces mots, il tira de sa poche un anneau d'or qu'il remit à la jeune fille.

« J'ai su par Hubert, l'ancien intendant de votre père, reprit le Chasseur noir, que cet anneau existait. C'est lui qui vous permettra d'arriver jusqu'au prince, c'est à lui que vous devrez la grâce qui sera accordée à votre père. Plus tôt, nous n'aurions pas réussi, car le grand-duc était tout entier à ses préventions.

« Après une bataille gagnée par le grand-duc, ce prince, voulant reconnaître les loyaux services de

ses trois premiers lieutenants, leur donna à chacun un anneau semblable. Celui que vous tenez appartenait à votre aïeul.

« — Le porteur de cet anneau, a dit le prince, se fera ouvrir à toute heure les portes de mon palais et je lui accorderai la première faveur qu'il voudra demander.

« Hubert m'a appris tous ces détails ils y a quelques années déjà, mais il ignorait ce que l'anneau était devenu. C'est par un hasard providentiel qu'il le trouva, il y a quelques jours, dans un coffre d'ébène où on l'avait caché. Maintenant, Marthe, le reste vous regarde; vous irez au palais, vous parlerez au grand-duc, et votre père, qui gémit dans une prison d'Etat, sera libre. Voici, sous ce pli, divers papiers que vous remettrez également au prince; c'est l'accusation que je

porte contre Wilfred, appuyée de preuves authentiques. »

Le Chasseur noir se leva, salua respectueusement la jeune fille et sortit.

Marthe pria avec ferveur pour le succès de sa démarche.

La ville était dans la joie ; elle fêtait le trente-cinquième anniversaire du règne de son prince. Les habitants encombraient les rues. Aux fenêtres des maisons flottaient des drapeaux et des bannières aux armes de Méningen. Des soldats couvraient la place du palais. Malgré la foule une jeune fille parvint à se faire ouvrir un passage jusqu'à la haie formée par les soldats ; c'était Marthe. Elle s'approcha d'un officier et lui dit d'une voix émue :

— Je désire parler à Son Altesse, monsieur ; est-ce que je puis entrer au palais ?

— Entrer au palais, ma belle en-

fant, c'est impossible! répondit l'officier. Il faut avoir une audience.

— J'ai un anneau qui me fera admettre près de Son Altesse.

— Alors c'est différent; mais il faut que vous attendiez la fin de la revue.

A ce moment la musique joua une marche guerrière.

— Tenez, voilà le duc qui sort du palais, reprit l'officier. Mais je ne vois point le jeune prince Frédéric.

Marthe assista à la revue et au défilé des troupes; puis, lorsque le grand-duc fut rentré, elle se dirigea vers le palais, cherchant des yeux quelqu'un à qui elle pût s'adresser pour la conduire.

Tout à coup elle reconnut, dans un jeune homme portant l'uniforme de colonel des gardes, celui qui l'avait rencontrée pleurant sur la route.

Elle s'avança vers lui toute tremblante.

— Monseigneur, lui dit-elle, je voudrais parler à Son Altesse le grand-duc.

Le colonel regarda la jeune fille et laissa échapper un mouvement de surprise en la reconnaissant.

— Son Altesse est-elle prévenue de votre visite ?

— Non, mais cet anneau, repondit Marthe en le montrant au jeune homme, doit me faire recevoir.

— Attendez-moi ici, mademoiselle, je vais prévenir mon père.

— C'est le prince Frédéric ! se dit Marthe toute confuse.

Le jeune homme entra au palais et revint au bout de deux minutes,

— Venez, dit-il à la jeune fille, Son Altesse vous attend.

Le jeune prince présenta lui-même la jeune fille au grand-duc.

Marthe fut d'abord troublée en

présence de ce vieillard de qui dépendait la destinée de son père ; mais la voix pleine de bonté du grand-duc lui rendit le courage et lui donna la force de parler.

— Approchez, mon enfant, dit le prince. Que désirez-vous de moi ?

Marthe tira l'anneau de son sein et le tendit au grand-duc.

Celui-ci le prit et l'examina.

— J'ai fait don de trois anneaux semblables, dit-il; deux m'ont été présentés; restait celui-ci, qui appartenait à mon féal ami le baron de Wessenberg. Qui êtes-vous? demanda-t-il à la jeune fille.

— Je suis la fille du dernier baron de Wessenberg, répondit-elle.

Le prince chercha un instant dans ses souvenirs et répéta :

— Le dernier baron de Wessenberg ! — Quelle grâce demandez-vous? reprit-il.

— La liberté de mon père, qui souffre depuis quinze ans dans une prison de l'État.

Le duc se frappa le front. Il se souvenait.

— Oui, dit-il, le baron de Wessenberg fut arrêté comme traître et emprisonné sans jugement. Votre père est libre, mademoiselle ; vous pouvez aller vous-même ouvrir les portes de sa prison.

Le grand-duc prit un papier, le signa et le remit à la jeune fille.

— Voici quelques papiers que je dois laisser entre les mains de Votre Altesse, dit Marthe.

Et elle posa devant le prince le paquet cacheté que lui avait remis le Chasseur noir.

— Vous êtes une charmante fille, reprit le duc. Votre père oubliera vite ce qu'il a souffert en vous revoyant. Allez l'embrasser, mon en-

fant; il a été trop longtemps privé de vos caresses!

Marthe sortit du palais ducal.

Enfin, elle allait connaître son père et pouvoir lui dire :

— Père, tu es libre, je t'apporte ta grâce.

Wilfred ne sortait plus de sa chambre, où il passait son temps à s'enivrer de bière et de tabac. Il n'avait pas même la satisfaction d'avoir sa fille près de lui. Thérèse ne s'occupait que d'elle-même. Regarder ses parures et ses toilettes, s'admirer, suffisait aux besoins de son cœur.

Un matin, la porte de la chambre de Wilfred s'ouvrit brusquement. Il leva vivement la tête et ne put réprimer un geste d'épouvante.

Le Chasseur noir était devant lui.

— C'est moi, Wilfred, dit le Chasseur noir d'une voix grave et

pleine d'ironie. Je t'avais promis que tu me reverrais; peut-être ne m'attendais-tu pas si tôt. Regarde-moi, me reconnais-tu?

— Non, je ne vous connais pas, répondit Wilfred.

— Ah! tu ne me connais pas! C'est que mes cheveux ont blanchi; c'est qu'avant d'être un vieillard, des rides ont sillonné mon visage. Regarde, Wilfred, cette vieillesse, qui pour nous deux a devancé son heure, c'est ton ouvrage.

— Qui es-tu donc? s'écria Wilfred avec terreur.

— J'ai été; mais je n'existe plus, car je suis mort pour le monde. Avant de te rencontrer, Wilfred, j'étais jeune, heureux, j'étais l'espoir de mon père, la joie et la vie de ma mère bien-aimée. Mais lorsque, guidé et conseillé par toi, j'eus fait les premiers pas sur les chemins

fangeux que tu suivais, je devins infâme. Ma mère, tuée par les chagrins, monta au ciel en me pardonnant, et l'héritage de mes pères servit de pâture à toi et aux tiens. Soumis à ta volonté, lâche que j'étais, je pris ma part de toutes tes hontes, je participai à toutes tes infamies. Maintenant, regarde-moi encore, me reconnais-tu ?...

— A quoi bon rappeler le passé? dit Wilfred d'une voix étranglée.

— Le passé! reprit le Chasseur noir d'une voix éclatante, c'est le passé qui te ronge le cœur. La place que tu occupes ici t'appartient-elle, Wilfred? Tu t'es servi des papiers volés par toi dans ce château pour perdre le baron de Wessenberg et obtenir la confiscation de ses biens à ton profit. Tu ne savais pas qu'un jour on viendrait te demander compte de tous tes crimes!

— Que veux-tu de moi? s'écria Wilfred au comble de la terreur. Veux-tu me vendre ton silence? Eh bien! je suis riche. Parle, j'ai de l'or. Quelle somme te faut-il?

— De l'or! fi donc! tu serais trop heureux de t'acquitter à ce prix. Tiens, entends-tu ce bruit dans les longs corridors du château? Ce sont les soldats de Méningen qui viennent t'arracher de l'antique demeure des Wessenberg.

Wilfred, blême et frémissant, se redressa tout d'un coup et voulut se précipiter sur le Chasseur noir. Mais celui-ci tira un pistolet de sa poche et en menaça la poitrine de son ennemi.

— Si tu bouges, lui cria-t-il, je te tue comme un chien.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'appartement se remplit de soldats. Le grand-duc, éclairé par les

documents qui lui avaient été remis par Marthe, avait ordonné l'arrestation de Wilfred et la réintégration du baron de Wessenberg dans ses domaines et dans ses dignités. Le jour de la justice s'était levé. Pendant qu'on entraînait Wilfred vers la prison, le propriétaire légitime rentrait dans son château, au milieu des cris de joie de ses vassaux.

Il faut renoncer à peindre la fureur de Thérèse quand elle reconnut, dans la noble héritière à laquelle il fallait céder la place, cette douce et simple Marthe, qu'elle avait si cruellement chassée.

IX

Un mois après ces événements, le prince héréditaire conduisait à l'au-

tel Marthe de Wessenberg : les vertus de la jeune fille, jointes à sa beauté, avaient déterminé le choix du prince, et le grand-duc, qui croyait devoir une réparation au fils de son ancien ami, avait consenti à ce mariage, qui unissait son blason à celui d'une des plus illustres maisons d'Allemagne. Dans la journée qui suivit le mariage, il y eut une grande chasse. Guidés par les aboiements de la meute, Marthe et son jeune mari galopaient en avant. Ils se trouvèrent bientôt au plus profond de la forêt, dans une clairière solitaire et sauvage. Tout à coup, un homme de haute taille sortit de derrière un gros chêne, et sembla vouloir leur barrer le chemin. Le jeune prince mit la main sur son couteau de chasse ; mais Marthe lui saisit le bras :

— Arrêtez, monseigneur, lui cria-

t-elle, c'est le protecteur de mon enfance, c'est le Chasseur noir!

A ce nom, qu'il connaissait déjà, le regard menaçant du jeune duc s'adoucit.

— Je sais les services que vous avez rendus à Marthe, dit-il; je les tiens comme rendus à mon père et à moi-même. Quelle récompense voulez-vous?

— Monseigneur, répondit celui auquel s'adressaient ces paroles, en fléchissant le genou, je m'étais imposé une mission, elle est accomplie, puisque Marthe de Wessenberg a aujourd'hui un protecteur naturel et que son vieux père est rentré dans ses droits. Mais je ne regarde pas mon expiation comme finie. J'ai souillé le sang qui me vient d'aïeux illustres, et ce n'est qu'en coulant pour la patrie, que le sang ainsi souillé peut se purifier.

— Que demandez-vous, enfin ?

— Une place sous le drapeau au plus fort du péril, afin que mes ancêtres, qui ne m'ont pas reconnu à ma vie, me reconnaissent à ma mort !

— Vous l'aurez, dit le jeune prince. Venez me voir demain, et je vous remettrai un mot pour le général qui commande l'armée allemande ; elle est au moment d'entrer en campagne contre les Turcs.

— Merci, monseigneur ; et vous, soyez bénie, madame, si, le jour où vous apprendrez ma mort, vous trouvez dans votre cœur si pur un souvenir et une prière pour le repos de l'âme du *Chasseur noir*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN.

